

L'UNION MYSTIQUE A MARIE

PAR MARIE DE SAINTE-THERESE

PREFACE

Ceci n'est pas une théorie ni une méthode de vie spirituelle. S'il est possible de dégager de ces textes une pratique de dévotion mariale, orientée à la contemplation, ils ne furent pas cependant composés dans cette intention ni même avec cette arrière-pensée. Ils sont uniquement un témoignage. Une âme a éprouvé les merveilleuses choses qu'elle raconte : elle les a vécues, elle les dit simplement parce qu'elles sont.

LE TEMOIN

Il semble à peine besoin d'insister sur les faits matériels qui ont constitué l'existence de Marie de Sainte-Thérèse. Sa psychologie et la nuance de sa spiritualité importent davantage parce que celles-ci expliquent en partie la genèse de sa dévotion mariale, ou tout au moins permettent d'en apprécier la portée exacte.

Quant aux faits extérieurs, cette vie se résume en peu de mots. Née à Hazebrouck, le 1^{er} janvier 1623, Maria Petyt appartient à un milieu de commerçants aisés et fort bien pensants. Elevée par des parents sincèrement croyants, elle grandit dans une atmosphère de piété, peut-être un rien extérieure mais néanmoins très solide. Cependant, dès l'enfance elle a tranché sur le milieu, peut-être sans en avoir conscience, et certainement sans le vouloir. Elle portait le don magnifique de Dieu, et déjà un Autre qu'elle la guidait où elle ignorait aller.

Cet appel d'exception, qu'elle mit un temps considérable à identifier, explique seul sa vocation insolite et les lents détours qui l'y ont acheminée. Quand elle se décide à suivre la vocation religieuse, quand elle eut obtenu un consentement difficile de ses parents, elle croit avoir trouvé sa voie définitive en entrant chez les Chanoinesses régulières de Saint Augustin, à Gand. Mais lorsqu'un mal des yeux, brusquement survenu, la force bientôt à quitter cet Ordre, elle n'a pas encore entendu le vrai sens de son appel. Des années se passeront, pleines d'incertitudes et de doutes ; et les circonstances la préparent, à son insu, au genre de vie qui lui est réservé. Ces années-là, elle les vécut à Gand, tantôt seule au Petit Béguinage, tantôt dans une maison de la ville avec une compagne.

Son premier contact avec l'Ordre du Carmel lui ouvrit l'accès de sa véritable destinée. Se trouvant à Gand dans la situation en marge où l'avait placée sa sortie du couvent des Chanoinesses, elle prit conseil des religieux Carmes et voulut se mettre sous leur direction. Celle-ci ne fut pas décisive dès l'origine. Aucun des ses directeurs successifs ne semble avoir osé lui assigner une ligne de conduite pratique définitive. On la maintint dans le provisoire, en ce sens qu'elle continua de vivre sa vie très retirée et quasi érémitique au milieu du monde et sans valables constitutions. Les conseils négatifs de ses directeurs la préservèrent tout au moins de déterminations intempestives et lui permirent de résister aux sollicitations de son ancien milieu.

En réalité, la prudence des Carmes semble leur avoir été dictée par un sentiment de réel étonnement devant l'état de cette âme de choix. L'un de ces Pères entrevit qu'un genre de vie tout exceptionnel pouvait seul lui permettre de s'épanouir pleinement, un genre de vie qu'il fallait en quelque sorte créer de toutes pièces et inventer à sa mesure. Ce directeur résumait sa pensée en disant : "qu'il la croyait appelée à une vie tellement solitaire qu'aucun couvent ne serait à même de la lui donner".

A ce moment intervient dans la vie de Maria Petyt un homme dont l'impulsion sera décisive. De lui vient l'orientation définitive et son exécution pratique. De lui viendra en même temps la direction ferme et sûre dont elle ne sera plus privée désormais. Ce guide providentiel fut Michel de Saint-Augustin, Carme de l'ancienne observance, qui brilla dans son Ordre comme auteur spirituel et comme titulaire d'un grand nombre de charges importantes.

Dans l'entretemps, Maria Petyt avait fait profession de tertiaire du Carmel. Quand Michel de Saint-Augustin entreprend de la diriger, il fait table rase du passé et commence par les plus élémentaires fondements de la vie intérieure. Celle que nous appellerons désormais Marie de Sainte-Thérèse, de son nom de tertiaire carmélitaine, a relaté dans ses écrits la progression de cette vie intérieure, sous la conduite d'un maître expérimenté et plein de doctrine. Cette progression est rapide. Elle est poussée jusqu'aux états passifs très éminents déjà, lorsque Michel de Saint-Augustin trouve enfin le moyen d'établir sa fille spirituelle à Malines, dans une maison appelée l'Ermitage, située près de l'église des Carmes. Là, jusqu'au jour de sa mort, et avec un très petit nombre de consœurs, elle mènera comme tertiaire régulière du Carmel la stricte vie des recluses¹.

Cet établissement à Malines date de 1657. Marie de Sainte-Thérèse a trente-quatre ans. Depuis ce jour jusqu'à celui de sa mort, en 1677, on peut dire qu'aucun fait extérieur n'a

¹ Quoiqu'on la désigne habituellement ainsi, Marie de Sainte-Thérèse ne fut pas une recluse au sens matériel du mot. Elle était tertiaire régulière, et son genre de vie fut approuvé par le Général de l'Ordre. Mais l'exceptionnelle rigueur de son isolement est tout intérieure et se passe des signes extérieurs de l'érémitisme. On remarquera, dans certains textes que nous publions ici, qu'elle sortait même de son ermitage pour assister à la messe et à certains offices dans l'église des Carmes.

modifié le cours de cette vie, toute résorbée dans le fond d'une âme totalement perdue en Dieu.

Dès l'enfance on trouve chez Marie de Sainte-Thérèse une attitude d'âme qui ne cessera de s'accentuer et où l'on peut discerner le signe même de sa prédestination. Sous des dehors tout habituels d'une fillette, par instants du moins fort pieuse, elle porte deux choses très distinctes, dont elle semble avoir cultivé l'étrange voisinage. Tout au fond, elle a conscience d'un appel très haut. Elle ne doute pas qu'un jour elle ne le suive. Mais en attendant, et dès que l'occasion s'en présente, elle agit et pense comme s'il n'existait pas ; ou, plus exactement, elle n'envisage pas que ce don caché pourrait impliquer une exigence exclusive.

Aussi vit-elle comme toutes les fillettes bourgeoises de sa petite ville ; plus tard, comme toutes les jeunes filles. Et cependant l'on ne pourrait parler de négligence ni d'infidélité. Dès cet instant, il y a en elle deux vies, distinctes et séparées, qu'elle semble vivre simultanément en passant de l'une à l'autre sans hésitation et vraisemblablement sans dommage. Elle fait oraison ; et sa contemplation, qui dure parfois deux heures d'affilée, était nettement surnaturelle, a-t-elle écrit plus tard. Mais elle passe ensuite à d'autres préoccupations, lace avec énergie une taille qui ne lui semble pas assez fine, rêve vaguement au mariage et entreprend un pèlerinage "pour devenir jolie".

*Il est vrai que ceci fut le coup de grâce. Elle comprit qu'il fallait choisir, et elle se sépara. Ce qu'elle avait fait jusque-là, ou ce que Dieu avait fait en elle, était une préparation à la séparation plus totale. La qualité de la séparation fut fonction de cette dualité que la jeune fille avait cultivée, car elle est basée sur une distinction extrême, et peut-être excessive, des diverses puissances de l'âme. En suivant pour ainsi dire en même temps l'attrait divin et l'attrait naturel, conservant l'un tandis qu'elle cédait à l'autre, elle séparait pratiquement le fond de l'âme, – le **mens** et le vouloir foncier, – de l'intelligence et de la volonté. Marie de Sainte-Thérèse n'était pas alors et ne sera jamais une théoricienne ; mais elle a vécu dans la pratique la théorie d'un Tauler ou d'un Albert le Grand, en distinguant comme puissances séparées les diverses opérations de l'intelligence et celles de la volonté.*

La nuance fondamentale de sa spiritualité se trouve là en germe, avec cette autre note qui la complète et l'accentue : la passivité. Ce qui sera plus tard une passivité mystique authentique et l'attitude d'une âme parfaitement soumise et souple, habituellement agie par la motion divine, est déjà, dès cette période incertaine de l'enfance et de la jeunesse, une manière de soumission à se laisser mouvoir, à pâtir un flux vital auquel on a conscience de ne pas devoir résister. La phrase prononcée vers la fin de sa vie fort légitimement, elle semble l'avoir toujours dite avec une singulière hardiesse : "Un Autre devra tout faire à ma place !"

Au moment où elle comprend la nécessité d'un choix exclusif, surtout quand la tentative sans résultat des Chanoinesses la rejette en quelque sorte toute seule en face de son âme, elle

rencontre les diverses sollicitations si souvent suivies ; elle retrouve au fond d'elle-même sa double vie. Mais forcée d'y voir clair pour mieux se déterminer, elle localise les deux tendances. Elle prend ainsi conscience de ce fond de l'âme où vit le don, devenu impérieux. Et devant cette profondeur entrevue elle situe tout le reste, – que ce soit de la raison, du libre arbitre, de la sensibilité ou des sens, – dans la "partie inférieure" où elle relègue tout ce qui n'est pas du sommet de l'âme et doit être combattu.

*La distinction plus consciente détermine le choix et conduit logiquement à une lutte implacable. Cette lutte cependant tend moins à la subordination harmonieuse du naturel au surnaturel qu'à la séparation, à l'isolement, à la fuite. Une des principales nuances de sa spiritualité érémitique semble être qu'elle ne conçoit guère la collaboration des puissances inférieures, où elle englobe tout ce qui n'est ni le **mens** ni le vouloir foncier. Elle s'étonnera toujours devant l'évidente éminence de certains états, dont elle a l'expérience, mais où l'homme tout entier, même sensible, se trouve impliqué. Quelques-uns des textes mariaux reflètent cet étonnement.*

Cette attitude de l'esprit, utilisée par la grâce pour conduire Marie de Sainte-Thérèse à l'extrême solitude de son propre fond, n'expliquerait-elle pas la perplexité de ses premiers directeurs carmes ? Elle semble avoir été bien discernée par Michel de Saint-Augustin et définitivement orientée par lui vers cet érémitisme, essentiellement spirituel, où il lui permit de se retrancher comme dans le climat même du don qu'elle avait reçu.

Toujours est-il que Marie de Sainte-Thérèse a établi toute sa spiritualité sur une retraite on ne peut plus stricte, une retraite dans le fond de l'âme comme dans un désert où il n'y a plus rien de l'homme et qui lui paraît "situé au loin". Elle y arrive et s'y maintient par une suite de refus opposés à toute activité tumultueuse des puissances.

Il faudrait ajouter que cette attitude, chef-d'œuvre en elle de la grâce, est aussi pleinement délibérée et voulue. Elle peut avoir été préparée par un genre de vie et par certains comportements d'enfance et de jeunesse ; elle n'est d'aucune façon le simple aboutissement d'une complexion naturelle. Sa séparation rigoureuse de la sensibilité, et surtout de la raison naturelle, n'implique pas une sécheresse congénitale, ni une paresse d'ordre intellectuel. C'est bien le contraire. Cette intelligence est pleine de curiosité, extrêmement attentive au contrôle implacable d'une clarté que l'on dirait parfois froide, tant elle se veut précise et certaine. De là ces analyses d'une pénétration méticuleuse et systématique des divers états intérieurs ; de là le scrupule à n'omettre aucun détail, dans les longues énumérations comme dans leurs qualifications. Cela donne au témoignage de Marie de Sainte-Thérèse une valeur

exceptionnelle. Son intelligence avait jusqu'au scrupule le souci de l'exactitude et de la lucidité.

Il est plus difficile d'établir quelle fut en elle la part de la sensibilité. Elle a écrit quelque part qu'elle était d'un naturel peu sensible. Mais il faudrait savoir ce qu'elle entend par là. Elle ne semble pas avoir été sentimentale, et ses tendresses ne répondaient pas à de faciles déclenchements. Elle dut avoir un extérieur plutôt compassé et sans doute se livrait-elle avec peine. Son impassibilité, – en dehors même de ce qu'il y avait en elle de prémédité, – était certainement une pudeur du sentiment et cette timidité de tempéraments dont la violence affective s'accroît de se sentir incapable d'épanchements. Il suffit de lire son œuvre et la relation de sa vie pour se rendre compte de l'importance du sentiment. Longtemps elle n'entrevoit même pas que son oraison pourrait s'élever sans l'appoint d'une émotion sensible, provoquée par la considération de certaines images ou par la lecture de pages très affectives. Plus tard, lorsqu'elle a mieux compris l'économie de sa vie intérieure et tandis qu'elle poursuit l'œuvre de dépassement où elle s'isolera du sensible quel qu'il soit, son vocabulaire reste marqué du signe primitif ; et les plus immatérielles expérimentations de l'union divine, elle les transposera en images de la sensibilité, si bien que ce sera dans la violence de celle-ci qu'elle cherchera les meilleures expressions analogiques pour signifier ce qui les dépasse à l'infini.

Sous des apparences d'extrême réserve, Marie de Sainte-Thérèse a connu la violence affective des tempéraments flamands. Malgré son souci de contrôle lucide et malgré l'isolement où elle se retrancha dans l'unique fond de son âme, on ne saurait s'y tromper. Ses craintes mêmes de toute immixtion d'activités sensibles dans l'acte de sa pure union montrent que le danger était véritable et, jusqu'à la fin, présent. Il reste que cette attitude rigoureuse a su discipliner la nature abondante. Sans la richesse comprimée d'une sensibilité profonde, ses analyses eussent été froides et sa séparation l'eût conduite à une inhumaine abstraction. Mais aussi, sans le contrôle lucide et sans sa lutte attentive contre l'intempérance de la nature, sa spiritualité eût sans doute manqué d'équilibre en glissant au mysticisme sentimental et peut-être à l'illusion.

LE TEMOIGNAGE

C'est en tenant compte de ces notes générales qu'il faudrait entendre le témoignage marial de Marie de Sainte-Thérèse. La Vie Mariale n'est pas une simple dévotion particulière, une chose ajoutée à la vie intérieure, et pour ainsi dire une diversion momentanée à la constante union divine. Elle est une vie véritable située au plus profond de l'âme, où elle s'intègre à la vie d'union. Mais sans doute ne fut-elle pas telle dès le début. A l'origine il put y avoir une dévotion toute commune et d'ordre sensible. L'Ordre des Grands Carmes, que Marie de

Sainte-Thérèse connut à Grand, était très marial. Pour le peuple il était l'Ordre des Frères de la Vierge, et les moines tenaient beaucoup à ce titre².

Mais cette dévotion sensible ne tarda pas à évoluer sous l'action de deux facteurs d'ordre différent, l'un naturel et l'autre surnaturel. Quand la dévotion mariale se précise chez Marie de Sainte-Thérèse, celle-ci est à Malines, et sa vie spirituelle, entièrement réformée, orientée vers les plus grandes profondeurs, se trouve établie sous le signe de la séparation érémitique. Cet érémitisme, beaucoup plus intérieur qu'extérieur, lui faisait une loi de s'isoler du sensible. Toute dévotion particulière lui semblait être un moyen interposé, un écran entre Dieu et l'esprit dans leur union sans intermédiaires. Mais tandis que la recluse tendait à dégager l'esprit de tout ce qui vient de la sensibilité, une autre action beaucoup plus positive et directe travaillait à transformer cette dévotion. Ce fut l'intervention même de la Sainte Vierge.

Si la vie mariale proprement dite, – cette vie qui est un certain degré de vie intérieure, – est une expérience située aux environs de 1668, les textes épars dans les œuvres complètes font foi de certaines interventions de la Vierge, antérieures à cette date, et qui sont, comme un acheminement à l'état de contemplation mariale. Ces interventions sont épisodiques et de caractères variés. Pendant toute cette période, couvrant une dizaine d'années, la Sainte Vierge agit par visions, révélations ou illuminations distinctes. Et si leur objet général est toujours la dévotion et l'amour de la Vierge, l'angle sous lequel cet objet se présente diffère d'une révélation à l'autre. On a l'impression d'une initiation progressive ou d'une suite d'étapes que l'âme est appelée à franchir avant d'arriver à l'union parfaite à Marie.

Mais il faut le répéter encore : tout ceci n'est pas une théorie. Le témoignage nous fut donné par fragments, rédigés parfois à l'occasion d'autre chose. Il est bien ce qu'on peut imaginer de moins systématique. Et cependant, dans les textes que nous groupons comme Introduction à la vie mariale, il n'est pas impossible de distinguer une certaine ligne progressante, dont Marie de Sainte-Thérèse mêle parfois les points acquis et les points nouveaux. Cette ligne que nous essayons de dégager est celle de l'enseignement donné par la Sainte Vierge elle-même à une âme.

L'action de la Sainte Vierge dans l'âme de Marie de Sainte-Thérèse sous-entend toujours la tendance générale de la spiritualité érémitique. Cette tendance à l'extrême purification et libération du fond de l'âme demeure constante. Elle est utilisée, corrigée, orientée par les révélations, et finalement intégrée à la vie mariale proprement dite, degré nouveau et plus éminent d'union mystique.

² Ce qui fut leur couvent à Grand est encore aujourd'hui connu sous le nom de "L. Vrouwe Broers" (Frères de la Vierge).

Au cours de cette période préliminaire, les interventions actives de la Sainte Vierge agissent sur la sensibilité, sur l'imagination, sur la raison que les illuminations habituellement précises et déterminées éclairent sur des vérités que la volonté saura mettre en œuvre. C'est le temps des visions d'ordre imaginaire, des paroles entendues. Celles-ci céderont dans la suite à une influence plus profonde, plus spiritualisée, plus dégagée du sensible et perçue dans les retraites du sommet de l'âme.

Mais par ce mode, proportionné sans doute aux hésitations des commençants, la doctrine mariale où Marie de Sainte-Thérèse se trouve acheminée se dessine et se précise par une suite de touches successives. Il fallait dépasser la dévotion sensible particulière. Marie de Sainte-Thérèse y serait parvenue par la voie négative, en se refusant à l'émotion, à la saveur affective. Pratiquement, c'eût été la suppression d'une dévotion mariale. Ce que la Vierge lui montre est un moyen positif qui, sans rien supprimer, fait rentrer dans l'économie même de la vie intérieure la plus séparée l'amour et la contemplation de Notre-Dame.

Cette intégration est un terme, il est vrai ; et l'on y vient par un ensemble d'attitudes d'âme. La première semble être encore une disposition affective, de nuance assez particulière, se traduisant chez la recluse par une confiance enfantine, très familière, très câline, que l'on ne retrouve chez elle dans aucun de ses autres états mystiques. Cela restera, jusqu'au plus haut degré de la contemplation mariale, l'atmosphère heureuse de la très douce Présence.

Cette confiance est une simple attitude réceptive, cependant. Si, inspirée par la Vierge, elle détermine en retour une tendresse plus profonde, elle n'éclaire pas l'objet de la contemplation. Mais à cette confiance d'enfant, attendant tout de sa Mère, celle-ci répond par des lumières particulières où se révèlent ses vertus insignes. Ainsi présentées, ces vertus ne sont déjà plus un objet de considération naturelle ; et dès cet instant il ne semble plus que l'oraison de Marie de Sainte-Thérèse soit discursive.

Toujours est-il que par cette considération de plus en plus fréquente et habituelle des vertus de la Vierge, celle-ci devient un modèle de vie vertueuse, réellement contemplée par l'intérieur et vue tantôt dans la lumière d'une révélation particulière et plus souvent par un simple regard de l'esprit. Cette contemplation des vertus de la Vierge, comme exemple proposé, entraîne aussi une soumission nouvelle, une souplesse à suivre les moindres indications, les plus subtiles motions d'une grâce découlant des mains virginales.

Ici l'action mariale se précise. La Sainte Vierge découvre à la recluse la source même de ses vertus et ce qui leur confère cette incomparable vie d'où elles tiennent leur excellence. Elle révèle l'état d'union de son âme à Dieu. La perfection inégalée de cette union est le secret de ses vertus ; c'est pourquoi la contemplation de plus en plus profonde de ces vertus conduit à la contemplation de cette union.

Par ces dernières illuminations, la Sainte Vierge devient maîtresse de vie spirituelle en même temps que modèle. Et c'est ainsi que s'expliquent, croyons-nous, les quelques chapitres où il

est parlé de saint Joseph. En effet, ce qui est montré n'est pas seulement un mode d'union et son excellence, mais plutôt, si l'on peut dire, l'état de l'âme de la Vierge en tant qu'elle est unie à Dieu. Et comme c'est, en fin de compte, l'amour qui unit, l'objet de la contemplation mariale est bien l'amour même de la Vierge, l'amour dans toute sa plénitude, avec tout ce qui est aimé. Cet amour contient toutes les dilections virginales, si pures sans doute qu'elles furent dès l'origine en état de transformation. Et dans cet amour est contenu au premier chef l'amour de saint Joseph. Ce qui est humainement incommunicable ne pourrait pas ne pas être uni et communiqué si c'est en Dieu seul et au plus profond de son amour que s'opère la rencontre.

La contemplation de la Vierge en tant que celle-ci est unie à Dieu aussi étroitement qu'il est possible est le vrai point de départ de la Vie mariale. L'épanouissement de cette vie sera déterminé par un approfondissement de cette contemplation.

Mais en quoi cette contemplation de la Vierge unie à Dieu peut-elle constituer un degré nouveau de vie intérieure ? Quand elle se manifesta dans l'âme de Marie de Sainte-Thérèse, celle-ci avait passé déjà par de très dures purifications passives. Au moment où les interventions mariales se précisent et tendent à devenir un véritable état, la recluse vient de traverser une longue nuit de l'esprit et son âme en déréliction est toute privée de lumière.

Introduite alors à la contemplation mariale, Marie de Sainte-Thérèse a conscience de passer à un degré plus éminent de vie mystique. Elle l'affirme sans hésitation. Mais les raisons qui motivent ce qu'elle perçoit avec tant de certitude sont moins fermes que son témoignage. Visiblement elle cherche le terme précis où sa pensée se fût révélée intégralement. C'est pourquoi elle y revient sans cesse sans trouver jamais la formule concise où elle aurait condensé le fond même de ce qu'on pourrait appeler sa doctrine mariale. Toutefois, si la pensée ne fut pas traduite avec précision, elle se devine à la lecture des textes et jusque dans leurs hésitations.

L'excellence de l'union de la Sainte Vierge à Dieu est telle, dit la recluse, que Dieu et Marie ne semblent plus être qu'un seul et même objet de contemplation.

Dans cette lumière de contemplation infuse, la Vierge apparaît comme le miroir de la divinité, et, dans ce miroir, l'âme perçoit mieux le divin soleil que son regard ne peut directement fixer, car trop vif en est l'éclat.

Dans la contemplation mariale, nous voyons et goûtons non plus notre union, mais son union. Et ceci est plus parfait que cela. Il est bien vrai que ce sera toujours par une union où nous nous trouvons impliqués que l'on parvient à ce degré de contemplation. Car on ne contemple pas ainsi la Vierge sans être uni à Elle, et uni, comme dit la recluse, sans intermédiaire. Mais alors intervient une raison d'ordre pratique. L'union sans différence à

Marie est plus facile, elle est mieux proportionnée à notre faiblesse de créature parce que, malgré son éminence qui est extrême, la Vierge reste toujours un être humain, un être créé. La connaturalisation de l'âme à l'union qui transforme l'âme de la Vierge sera aussi plus aisée et pourra s'opérer d'une manière plus parfaite que celle où l'âme créée est directement unie à l'Être incréé.

L'on trouve ici des raisons analogues à celles qui motivent l'excellence de la contemplation du Christ, Homme-Dieu. Et c'est d'ailleurs à cette forme de contemplation que passera Marie de Sainte-Thérèse lorsque les expériences mystiques de la vie mariale proprement dite auront pris fin. Car, malgré son excellence, la contemplation mariale n'est pas un degré terminal de l'ascension de l'âme. Puisque cette contemplation vaut uniquement à raison de l'union de Marie à Dieu, il arrive un point extrême où l'âme est tellement transformée en Marie qu'elle se retrouve en Dieu seul ou d'abord, comme ce fut le cas pour Marie de Sainte-Thérèse, en le Christ Jésus.

Mais alors, – et c'est l'objet des derniers textes ajoutés à la vie mariale proprement dite, – rien n'est perdu de ce qui était acquis. L'amour de la Vierge et son union à notre âme, s'ils ne se perçoivent plus dans les mêmes manifestations, demeurent cependant dans ce fond de l'âme entièrement seule et vide de ce qui n'est pas Dieu. En Dieu seul contemplé, ils se retrouvent avec leur affectueuse tendresse, mais transformés, baignés d'une lumière plus sereine encore, impliqués dans l'Être sans image de Dieu.

A ce point Marie de Sainte-Thérèse rejoint Saint Jean de la Croix, disant : "Les cieux sont à moi, la terre est à moi, à moi les nations, les justes, les pécheurs ; les Anges sont à moi, la Mère de Dieu et toutes choses créées sont miennes ; Dieu lui-même est à moi et pour moi, puisque Jésus-Christ est à moi et tout entier pour moi !"

LES TEXTES

Les textes mariaux ici réunis sont empruntés aux œuvres complètes de Marie de Sainte-Thérèse, éditées par les soins de son directeur Michel de Saint-Augustin (2 vol. Gand, 1683). Dans cette édition, les textes composant la vie mariale proprement dite sont groupés et forment un tout indépendant. Au contraire, les textes que nous avons réunis comme "Introduction à la vie mariale" sont épars dans l'édition et semblent y figurer, mêlés à d'autres matières, selon leur ordre chronologique. Il en va de même des quelques chapitres que nous publions comme "Terme de la vie mariale". Marie de Sainte-Thérèse a rédigé tous

ces écrits sous la forme de notes adressées à son directeur et sur son ordre. Quelques-uns sont des extraits de lettres.

La part qui revient dans tout ceci à Michel de Saint-Augustin semble bien se réduire à celle de l'éditeur, avec le travail de classement qu'il impliquait. Michel de Saint-Augustin, dont les écrits spirituels sont abondants et de valeur doctrinale incontestable, a traité lui-même le sujet de la vie Marie-forme. Il paraît certain qu'il s'y est borné à enchâsser dans son œuvre les notes de sa fille spirituelle en leur prêtant la forme systématique qui lui est propre. D'ailleurs, il ne manque pas de dire que "certaines âmes très intérieures ont expérimenté..." ce qu'il expose. D'autre part, Marie de Sainte-Thérèse, qui s'en réfère assez souvent à la doctrine de tel ou tel traité de son directeur, ne le cite jamais dans aucun de ses écrits mariaux. Cela paraît suffisant pour lui reconnaître ici une priorité indiscutable.

Marie de Sainte-Thérèse écrit une langue très simple. Son tour de phrase est peu varié. Il s'y rencontre le procédé un peu naïf de traduire l'exceptionnelle intensité du sentiment ou l'éminence d'un état mystique par un débordement de synonymes. Ce procédé rappelle celui de Jean de Saint-Samson, – le Frère aveugle de la Réforme de Touraine, – dont la recluse connaissait les écrits mystiques.

Il faut signaler ici la terminologie dont elle use quand elle parle de l'âme des puissances. Le mot âme : ziele, n'est guère employé et son sens est fort général. Le mot gheest, au contraire, intervient toujours quand il est question d'états éminents. Nous le traduisons : esprit. Il désigne certainement le fond de l'âme, – à la fois le mens et le vouloir foncier – en opposition à verstand et à wil : intelligence et volonté.

On voudra bien remarquer que les hauts degrés de l'expérience mariale, malgré les expressions et les images de sensibilité, sont situés dans l'esprit : gheest. Cela suffit à déterminer l'éminence de cette forme de contemplation.

LOUIS VAN DEN BOSSCHE

TEXTES DE MARIE DE SAINTE-THERESE

1. INTRODUCTION A LA VIE MARIALE

La Sainte Vierge lui apparaît, lui enseigne la voie d'une plus grande pureté et la console.

Il me souvient encore de ceci que j'ai oublié de noter en parlant de ce précédent état de déréliction, au cours duquel cela c'est passé. Une nuit, pendant mon sommeil, notre aimable Mère est venue auprès de nous. Elle portait l'Enfant Jésus sur le bras gauche. L'enfant et la mère me regardaient aimablement et leur mine était souriante. Ils m'adressaient des paroles fort consolantes et pleines d'amitié ; mais je ne me souviens plus avec clarté de ce qu'ils me disaient. Je sais pourtant que l'aimable Mère me donna quelques avis touchant une plus parfaite pureté, un dépouillement plus complet, une mort à toute créature. D'autres paroles encore servaient à me consoler, à me fortifier.

Et je me suis dit alors : "Il ne se peut que ceci soit une illusion ; je ne rêve pas maintenant. Il faut que je prenne note de tout cela afin de satisfaire à l'obéissance." Dans la suite j'ai voulu ne plus m'y arrêter et considérer ces choses comme un rêve tout ordinaire. Mais le souvenir est demeuré beaucoup plus vivace qu'à l'ordinaire. Il m'arrive bien parfois de rêver de choses bonnes sans que je sois alors poussée à les consigner comme je le suis maintenant.

La Sainte Vierge lui apparaît pendant l'Office.

Le matin de la vigile de Pentecôte, pendant la récitation de l'Office, j'ai cru voir en esprit notre aimable Mère. Elle était présente parmi nous et semblait écouter notre récitation avec une joie particulière, avec contentement et complaisance. Cela m'apparaissait ainsi parce que son regard, qui nous considérait, était plein d'amitié et tout souriant, surtout quand nous arrivions aux antiennes, aux versets et aux oraisons qui sont proprement destinés à dire ses louanges et ses perfections.

Cette présence causait un sentiment de révérence envers sa Majesté, et en même temps un amour très tendre et très respectueux. De la voir ainsi, l'esprit bondissait de joie excessive et d'allégresse. Et j'ai dit : Douce Mère, puisque votre Majesté semble se complaire en cette louange que nous élevons vers vous, pourquoi ne susciterait-elle pas, en plus grand nombre, des âmes qui vous serviraient de cette même manière et diraient vos louanges en toute

pureté de cœur ? Et il m'a semblé ressentir quelque espoir qu'il viendrait dans la suite quelques-unes de ces âmes. Toutefois, je n'en ai pas eu une entière certitude.

Il lui est montré à se conformer à l'exemple de Jésus et de Marie dans les choses où la nature trouve quelque agrément.

L'âme expérimente parfois que l'esprit commence à se stabiliser dans une certaine élévation et se met à vivre en Dieu, dans l'abstraction de toutes choses créées. Mais parfois aussi, il lui est montré comment l'âme fidèle doit se comporter dans les situations qui plaisent en même temps à la nature et la réjouissent ou qui sont agréables à la sensibilité ; – bien entendu, lorsque la nécessité, ou les convenances, ou la discrétion la forcent à user de ces choses-là. Il lui faut alors user de prudence et prendre grand soin d'élever ces choses jusqu'à l'esprit. Se retranchant immédiatement et se dégageant de toute attache d'affection, elle en usera en Dieu.

Ceci s'applique à tout ce qui peut plaire de quelque façon au goût, à la vue, à l'ouïe, à l'odorat. Ah ! Si l'âme qui cherche Dieu en toute pureté, l'âme qui veut Dieu, pouvait apprendre ici comment l'aimable Mère et l'Enfant Jésus se sont comportés dans ces circonstances ! En temps opportun ils ont usé des aliments corporels. Ils étaient aux noces de Cana en Galilée, sans qu'il s'ensuivît le moindre inconvénient pour l'esprit. L'aimable Mère témoignait à son Fils une affection tendre et maternelle. Elle le caressait, le baisait, le prenait dans ses bras. Et l'Enfant Jésus agissait de même, conformément à sa nature de tout petit enfant, suçant le lait de sa mère, se laissant bercer dans ses bras et cajoler. Il était tout pareil à un petit enfant innocent, quoiqu'il fût la Sagesse du Père. Ah ! Qui nous donnera jamais d'user des créatures à leur exemple, uniquement en esprit et en Dieu !

La Sainte Vierge l'invite à communier, disant que Jésus le désire.

L'aimable Mère s'est une fois montrée à moi ; et comme elle me regardait, affectueusement et souriante, je lui ai demandé ce qu'il lui plaisait que je fasse : si je devais continuer d'écrire quelques lignes, conformément à l'obéissance ; ou plutôt me rendre à l'église selon mon habitude ? Elle a daigné me répondre : "Va ; dépêche-toi de recevoir mon Fils." Je suis tombée à ses pieds, la face contre terre, la suppliant de me donner sa bénédiction maternelle. Alors, toute remplie de respect, de révérence et d'amour, je lui ai entendu dire encore : "Mon Fils désire de venir en toi et de reposer dans ton cœur."

Pendant la préparation à la sainte communion, cette douce Mère est demeurée présente en mon esprit. Elle portait son aimable petit Enfant sur le bras gauche. Mais après quelque temps, elle a placé l'Enfant debout sur ses genoux, la face tournée vers moi. Et il me souriait en me tendant les bras dans un geste d'affection.

Quand j'eus communié, je n'ai plus ressenti en moi la présence de l'aimable Mère. Seul le doux Enfant Jésus était au secret de mon cœur, où je lui faisais un accueil plein d'affection, de caresses et de protestations amoureuses.

Comment elle honore et prie la Sainte Vierge, en Dieu.

Pour ce qui est de l'amour et autres opérations, connaissances divines, lumières sur les vérités révélées, mouvements d'ordre surnaturel, tout cela me semble tiré et comme fondu dans l'unicité de l'Un divin, – encore que tout cela jaillisse parfois avec surabondance dans l'âme. Mais ce jaillissement ne la fait pas sortir de l'unité, car en tout cela elle voit, connaît et goûte la seule Unicité divine, d'une manière mystérieuse et excellente. La force et la lumière de Dieu seules aident l'âme et l'élèvent à cela.

C'est de la même façon, dans l'Un divin comme dans un miroir, que je vois, honore, aime et prie notre tout aimable Mère. Je la vois là comme ne faisant qu'un avec ce miroir divin, avec l'Être inexprimable. Ainsi, dès que je m'agenouille devant une de ses statues et que je l'implore pour quelque objet où je me sens intérieurement attirée, – le bien des âmes, les besoins du Pays, ou autre chose, – aussitôt son image devient présente dans ce miroir intérieur, où elle est contenue avec toutes les autres créatures. D'autres fois il me semble pénétrer en quelque sorte, l'image extérieure, sans y remarquer rien de corporel, et je la vois toute contenue dans le secret de l'esprit.

Un tendre amour la pousse vers Jésus et Marie. Celle-ci semble l'adopter comme son enfant et lui apprend le chemin de la perfection. Toutes les puissances doivent être occupées uniquement en des objets déiformes, les inférieures étant soumises aux supérieures, et celles-ci à Dieu.

C'est un amour extrêmement tendre que j'éprouve pour Jésus et pour sa chère petite Mère, – qui est aussi la mienne. Cette sorte d'amour me donne une grande familiarité et aisance avec Jésus, mon Aimé. Je suis avec lui tout comme une épouse pleine de tendresse et d'affection. Ce qu'il me témoigne en retour paraît aussi plein d'affection. Il en va de même

pour mon aimable Mère. Elle semble m'avoir adoptée comme son enfant. Elle m'instruit dans la perfection et la pureté de l'esprit, afin qu'ainsi je devienne plus agréable à Jésus. Elle me conduit à l'amour de Jésus et à son amoureux commerce.

Mes puissances intérieures ne semblent avoir d'opération, quel que soit l'objet, que tout juste pour autant que l'acte à faire peut l'exiger, sans plus ; et j'en suis éclairée par l'indication du vouloir divin ou par la conduite de l'Esprit. Cet état résulte de la grande, ou mieux de la totale soumission de la partie inférieure à la supérieure, et de celle-ci à Dieu. Selon ce que j'expérimente, Dieu a pris possession de tout l'homme, le mouvant, le conduisant, le possédant. Il nous garde de toute corruption de la nature aussi longtemps que je demeure fidèle à répondre aux illuminations intérieures et aux motions. Ce qui m'est aussi facile que d'ouvrir et de fermer les yeux.

Pendant l'Office, la Sainte Vierge apparaît et agit avec elle de façon très maternelle. Elle choisit la Vierge comme Mère de sa Famille religieuse.

Le 4 février 1659, si j'ai bonne souvenance, pendant l'Office, j'ai joui dans l'esprit d'une visite très agréable et consolante de notre aimable Mère. C'était comme l'accueil très affectueux d'une douce et bonne mère, et ses tendres caresses.

Depuis lors j'éprouve, comme pour une mère, un amour très tendre, doux, et cependant plein de respect. Cette douce inclination se porte vers elle d'une façon très spirituelle et réelle. Elle semble plus infuse et passivement reçue qu'élaborée par ma propre industrie. Je me sens conviée à établir Marie comme Mère générale de cette maison. Et toutes les filles qui me seront confiées, et qui viendront ici, je les placerai dans son giron, afin qu'elles se nourrissent à son sein de ce divin esprit d'humilité, de solitude, de mortification, de pureté et de dépouillement dont elle possède la plénitude.

Je me sens également portée à lui consacrer cet endroit où débute notre nouveau genre de vie et de le placer sous son vocable. D'ailleurs, il me semble que cela lui plaît et qu'elle accepte volontiers cette charge de Mère et Gouvernante de cette bienheureuse famille. O douce et très aimable Mère, combien grandes sont l'inclination et la confiance que votre amour a su implanter en moi !

Voyez : l'activité de l'Esprit semble être maintenant de telle sorte que l'esprit ne peut plus rien demander efficacement au Bien-Aimé, ne plus rien espérer de lui, si ce n'est par l'intermédiaire et par l'intercession de la très douce Mère. C'est ce que j'ai vu pendant l'oraison, tandis que je me sentais poussée à prier pour un jeune moine qui, tenté par

l'Ennemi, avait quitté le couvent dans l'intention d'abandonner la vie religieuse. J'ai cru le voir en esprit, et c'est notre aimable Mère qui le ramenait au couvent.

La Sainte Vierge se montre avec l'Enfant Jésus. Elle se révèle une autre fois, pleine de majesté et d'amour, et lui certifie que sa présence est véritable.

A la Chandeleur 1666, après la communion, étant très élevée dans l'esprit et recueillie dans une grande séparation de mon propre moi et de toutes les créatures, j'ai encore goûté une manifestation de l'aimable Mère, portant l'Enfant Jésus. Elle semblait me le confier afin que je le tienne et qu'il repose entre mes bras. Très tendrement je le baisais ; et lui-même me souriait, me caressait, me cajolait comme font les petits enfants innocents dans les bras de leur mère.

Pendant quelque temps aussi, j'ai posé mon front sur les genoux de cette très douce Mère, qui m'apparaissait dans une inexprimable majesté et toute belle. Je me tournais vers elle et la contemplais avec un grand et respectueux amour, où il ne se mêlait rien de sentimental. Car cela se passait d'une manière très abstraite, dans l'esprit. Il est vrai qu'en reposant sur ses genoux, j'ai bien ressenti quelques sentiments d'enfantine et innocente câlinerie, comme d'un petit enfant envers sa mère.

Le 13 février, quelque temps après la communion, tandis que j'étais en un grand silence intérieur, l'aimable Mère parut tout soudain, je ne sais comment. Elle se montrait présente au secret de l'esprit. J'avais une perception très certaine et très vivante de sa présence. Cette manifestation et cette contemplation s'étaient produites brusquement, sans que j'y eusse pensé auparavant, ni rien imaginé de pareil. Sans que l'on sache et sans rien faire, l'esprit se sent tiré de la profondeur, du silence, de la simplicité, et se trouve établi dans une élévation qui n'est ni moins silencieuse ni moins simple. Le premier état est un intime repos en Dieu ; l'autre, une contemplation élevée par manière de ravissement ou attention absorbante. Le temps passe alors sans que l'on s'en rende compte. J'oublie même de rentrer à la maison. Je n'ai plus souvenance ni du temps, ni du lieu ; et quand je reviens un peu à moi, je souffre de devoir partir. Je n'ai qu'un seul désir alors, de pouvoir demeurer ainsi.

Au même moment, j'ai vu clairement que ceci n'était pas de l'imagination, – pas plus que ce qui s'est produit à la Chandeleur. Mais combien laides me paraissent maintenant toutes les statues, toutes les peintures qui représentent l'aimable Mère ! Elles provoquent la nausée plutôt que la dévotion ; surtout quand le souvenir est encore tout frais en moi de la suréminente beauté et de la majesté dont la représentation demeure dans ma mémoire !

Elle reçoit des lumières au sujet de l'incarnation du Christ. La Sainte Vierge la visite et l'adopte comme sa fille.

L'an 1668, le jour de la vigile de l'Annonciation, il me fut imprimé dans l'esprit une lumière au sujet de l'excellence merveilleuse du mystère de l'incarnation du Fils de Dieu dans la chair très sainte d'une Vierge. Je voyais comment l'aimable Mère fut obombrée d'une clarté divine inexprimable, d'une lumière, d'une gloire, d'une joie et d'une allégresse. Elle me communique quelque chose du brasier de son amour et de la joie qui submergea sa sainte âme lorsque fut conçu en elle le Verbe éternel.

Il me fut montré l'excellence et la merveille de ce mystère, sans qu'il me fût possible cependant d'en rien exprimer. Mon esprit était comme tiré à une certaine élévation. La contemplation de ce mystère était faite d'un incroyable sentiment d'admiration, de respect et d'adoration. Elle était tout située dans l'unicité de Dieu. Jamais je n'avais ainsi pénétré ni entendu ce mystère. Il s'en est suivi en moi une ardeur nouvelle d'amour, d'admiration et de respect envers mon aimable Mère, en voyant combien Dieu l'avait estimée et élevée. La Majesté divine, sans limites l'a aimée au point de daigner reposer en sa chair et y prendre la nature humaine !

Et cependant, la vue de son excellence, de son élévation, de sa majesté ne m'effraye ni ne me retient. J'ose me tourner vers elle avec une tendresse et une simplicité enfantines. Je l'aime comme un enfant aime sa très aimante Mère ; et je lui dis des mots d'enfant et repose sur ses genoux. Elle m'y autorise et me donne confiance en me faisant comprendre et sentir qu'elle a daigné m'adopter comme son enfant. Bonheur et joie ! Que pourrait-il encore m'arriver de mal ?

Au cours de cette oraison, l'aimable Mère semblait se révéler dans mon esprit, portant l'Enfant Jésus sur le bras. Elle était d'une incomparable beauté, et bonne et aimable. Elle paraissait demander à son Enfant qu'il veuille bien me bénir, moi, son indigne épouse. Et il m'a donné cette bénédiction en me souriant doucement. Depuis ce moment, mon cœur est tout rempli du plus tendre amour envers la très douce Mère et son très doux Enfant. Constamment je me sens attirée à reposer innocemment, comme un enfant qui tombe de sommeil, et à m'endormir entre ses bras. Mais combien doux est son Nom : Marie !

Elle voit la Sainte Vierge portant l'Enfant Jésus. Bonnes affections et autres effets de cette vision.

Le 22 avril 1668, l'aimable Mère m'est apparue au cours de l'oraison. Elle portait l'Enfant Jésus sur le bras. Je perçus par cette vision qu'en un instant tout mon être était changé, surélevé tout en Dieu, tout ardent et embrasé d'amour envers Dieu et l'aimable Mère. Je fus toute obombrée d'une lumière et d'un éclat nouveaux.

Quand cette vision prit fin, je restai toute disposée à l'amour d'union et de fusion en l'Être divin sans image, en grande simplicité et solitude de l'esprit ; tandis qu'avant cette vision j'étais plutôt en sécheresse et quelque peu distraite dans le sens. En un seul instant j'avais senti mon âme comme entourée et occupée par son Bien-Aimé sans image. Un tendre amour m'avait blessée, et je me sentais doucement attirée à toutes les vertus.

Aussi longtemps que dure et demeure la présence de l'aimable Mère, je perçois en moi une exceptionnelle candeur enfantine. Les aimables attraits, les exclamations, les mouvements de filiale affection sont pour lors pleins de douceur, d'amour, d'innocente tendresse, mais aussi de respect profond et d'entière confiance en elle pour tout ce que je désire et demande, tant pour moi-même que pour les autres. Aussi bien, tout ce que je lui recommandais alors ou lui demandais en suppliant, elle y semblait donner son agrément. Elle me le manifeste par quelque signe ou perception intérieure.

Rien que de la contempler je me sens instruite et stimulée à poursuivre une pureté de plus en plus parfaite et une plus entière simplicité d'esprit, ainsi qu'une science plus claire de ce que je dois faire ou omettre en telles et telles circonstances afin de mieux accomplir sa volonté et celle de mon Bien-Aimé. J'y acquiers de même une certitude entière concernant plusieurs choses, que je ne puis plus exactement spécifier aujourd'hui. Mais ce qui est certain, c'est que je perçois alors et expérimente d'être travaillée par un bon esprit ; ce qui donne à mon âme une très grande et profonde paix.

Cette révélation de l'aimable Mère peut bien avoir duré un quart d'heure. Quand elle est passée, elle ne laisse aucun désir, aucune impatience de recevoir plus souvent ces sortes de grâces ni d'en jouir un plus long temps. L'âme est assouvie et entièrement satisfaite dans son sommeil d'amour en le souverain Bien.

Très tendre souvenir de Jésus et de Marie. Elle repose entre les bras de Jésus et sur les genoux de la Sainte Vierge. Son Amour envers saint Joseph. En toutes choses, elle conserve l'humilité.

J'éprouve une réelle douceur, une satisfaction de l'esprit et de la nature à prononcer des lèvres ou simplement du cœur les saints noms : Jésus et Marie. Souvent je les répète : "Jésus, Jésus, mon Aimé, mon seul Aimé ; Jésus, Jésus, ma Vie et mon Tout ; – Marie, Marie, douce Marie, ma très chère Maman." Il me semble que ces très doux noms sont presque

constamment en moi dans mon cœur. Je ne puis me rassasier d'en être occupée, d'y adhérer, de les nommer dans un très doux sentiment d'amour naïf et plein de respect.

Cependant, la chose ne s'accompagne pas toujours de paroles aussi nettement définies. Il m'arrive de ne les dire qu'à moitié ; et alors l'esprit goûte comme un sommeil d'amour dans les bras de Jésus ou sur les genoux de Marie. Cela se passe dans la profondeur solitaire de l'esprit, habituellement avec suspension sensorielle.

Ma très chère petite Mère ne semble pas satisfaite de m'attirer seulement à son perpétuel amour et à l'amour très pur, très tendre et très fidèle de Jésus. Il ne lui suffit pas de m'adopter comme son enfant. Elle semble désirer en outre que j'aime aussi son très cher époux, Saint Joseph. Effectivement, elle m'imprime cet amour dans le cœur ; si bien que notre amour et la propension de notre âme ont pour objets ces trois Personnes, dans une simplicité de regard cependant et dans l'unité de l'esprit. Ils sont sans cesse tous trois réunis dans notre cœur, dans notre amour.

Malgré toutes ces faveurs, je me sens intérieurement conduite à une profonde humilité, à un anéantissement en moi de toutes choses. Je ne dois m'appuyer sur rien, ne me représenter rien, n'accueillir pour m'y complaire aucun don, grâce, faveur du Bien-Aimé, de l'aimable Mère ou de l'aimable Père. Je dois laisser tout cela à Dieu seul, comme si rien ne m'était donné ; afin de demeurer de cette façon tout sombrée dans la nudité de mon rien.

Elle éprouve un attrait intérieur à la dévotion savoureuse des noms de Jésus et de Marie. Il lui est montré à aimer Jésus, Marie et Joseph, et à converser en esprit avec eux.

Les très saints noms de Jésus et de Marie sont plus doux que le miel à mon palais. Si doux, suaves et délectables qu'il me semble en goûter la saveur sur mes lèvres. Leur simple mémoire, la réflexion que l'on fait sur eux ou leur répétition mentale sont comme de petites flammes subtiles qui pénètrent et traversent le cœur pour, suavement, le blesser d'amour. Je n'accède pas à cette dévotion tendre par mon propre artifice ou par suite d'une dispersion de l'esprit. C'est l'Esprit divin qui m'y conduit et m'y dispose, doucement et simplement, au plus secret du cœur.

J'apprends à recueillir de mieux en mieux toutes ces choses dans l'esprit, sans intervention, – ou presque, – des puissances sensibles. Il en va de même de cette propension, de ces jaillissements d'amour vers Jésus, Marie et Joseph. Ceci encore est bien mieux maintenant dans le seul esprit ; et plus clair, plus dépouillé, plus élevé, avec moins d'attendrissement et de saveur naturels. Il me faut davantage supprimer ces dernières choses. Je contemple

Jésus, Marie, Joseph, et goûte leur présence dans l'esprit, unis à l'éternité de l'Être divin dont ils sont sursaturés.

A présent les Trois se présentent toujours ensemble ma vue, sans que ceci introduise le moindre intermédiaire dans la contemplation de l'Être divin sans image. Car celui-ci les couvre de son ombre et les remplit. Ils y semblent en quelque sorte confits et se montrent tels ; de sorte qu'il m'est impossible de les considérer ou d'élever vers eux mon amour en perdant un seul instant le souvenir et la présence de l'Être divin. En eux je ne vois rien et n'aime rien que Dieu seul et ce qui est divin. Leur représentation ne semble pas m'empêcher de demeurer en Dieu. Elle n'enlève rien à la simplicité de l'esprit.

J'en arrive ainsi à comprendre comment les saints du ciel peuvent s'entre-considérer et aimer en Dieu, sans empêchement pour la vision béatifique, ni pour la jouissance et l'amour. J'expérimente qu'il en va de même ici.

La Sainte Vierge et saint Joseph lui enseignent une très grande pureté. L'amour et le sentiment de la présence de la Vierge et de saint Joseph sont diminués par suite de quelques fautes. Comment elle manque à leur obéissance en reprenant sa propre liberté.

La pureté intérieure qu'ils m'enseignent est si exceptionnellement grande qu'il m'est impossible de l'exprimer. Mais quand je me conforme exactement à ce qu'ils me montrent, tout mon intérieur devient comme un pur miroir, un cristal qui, d'instant en instant, reçoit les empreintes divines, les mouvements de l'amour et d'étonnantes lumières dans la connaissance de Dieu et des divines vérités. Mon intérieur semble être véritablement un trône où Dieu repose et se complaît. Mais quand il m'arrive d'être moins exacte et que j'oublie parfois cette soumission ponctuelle et cette obéissance à l'aimable Mère et à l'aimable Père, le doux et tendre amour que je leur porte diminue du même coup, ainsi que mon sentiment de filial respect. Leur présence aussi s'obscurcit, tant que je ne leur ai pas confessé ma faute en profonde humilité et le cœur contrit.

C'est ainsi que je m'étais abandonnée à parler à sœur T. de ma propre personne et des grâces et instructions intérieures que je recevais. Et voici que l'aimable Mère m'en a réprimandée, parce que cette façon d'agir était contraire à l'enseignement qu'elle m'avait donné, de ne jamais parler de moi ni des grâces reçues. Ce n'était pas qu'il y eût matière ou substance de péché contre l'humilité ; mais la manière d'agir n'était pas bonne. Et puis, l'aimable Mère désire que l'humilité soit en moi parfaite, qu'il n'y manque pas la moindre chose, qu'il ne s'y mêle pas même une ombre de ce qui lui est opposé. En outre, puisqu'elle m'a montré que je devais demeurer entièrement séparée de mon propre moi, sans m'en

occuper, il s'ensuit que je dois aussi perdre la mémoire de ce qui se passe ou s'est passé en moi ; et n'y pas réfléchir et me garder dorénavant d'en dire quoi que ce soit.

Mais que votre Révérence n'aille pas croire que cette obéissance si rigoureuse, cette soumission à l'aimable Mère et à l'aimable Père, cette attention constante à leur bon plaisir et à leurs indications, que tout cela, dis-je, enlève rien en moi au libre arbitre et à la sainte liberté de l'esprit. Cela ne met pas l'esprit à l'étroit, ni ne l'enserme. Sachez que dans ceci je jouis d'une grande liberté et suavité de l'esprit. Car la sainte liberté consiste précisément à ne plus disposer librement de soi et à ne plus le désirer. Au contraire, je considère comme un véritable esclavage de devoir retourner à ma liberté propre ; et je le redoute plus que la mort.

Il m'est montré d'autre part que je me rends coupable d'une certaine manière d'injustice, et que je m'en dois accuser en confession, lorsque je reviens à ma liberté propre ; parce que je me suis totalement expropriée, me donnant toute au Bien-Aimé, à l'aimable Mère et à l'aimable Père afin de vivre désormais au gré de leurs indications. Je m'y suis même engagée par vœu. Et quoique cette promesse n'ait pas été faite sous peine de péché, – ce qui ne m'était pas demandé, – elle m'engage néanmoins d'une manière fort étroite, parce qu'elle n'a d'autre sanction que l'amour, et que l'amour est pour moi "fort comme la mort et plus violent ou jaloux que l'enfer".

Dans ce sens, je n'ai plus aucun droit sur moi-même et ne m'appartiens plus ; et je puis dire en vérité avec le saint prophète David : "Ma langue est la plume de l'écrivain écrivant avec rapidité." En effet, ma langue, mes membres, mes sens et les puissances de mon âme sont, ou devraient être, autant de plumes avec lesquelles le Bien-Aimé, l'aimable Mère et l'aimable Père écrivent, et qu'ils dirigent à leur gré, comme le maître guide la main et la plume de l'enfant qui apprend à écrire.

Elle tente de mieux expliquer les modalités de cette présence de la Sainte Vierge et de saint Joseph.

Je me sens poussée à décrire un peu plus clairement autant qu'il m'est possible, de quelle manière j'ai été gratifiée, ces jours-ci, de la présence de l'aimable Mère et de l'aimable Père, et comment j'y ai perçu leurs motions, leurs directions et leur douce influence.

Je les ai eus constamment dans le regard de l'esprit. Leur souvenir et leur image étaient comme imprimés dans l'intelligence et dans la connaissance, d'une manière habituelle et essentielle, sans la moindre intervention active de ma part. Je n'avais rien mis en œuvre, ni pensées ni autres activités propres, pour atteindre cet effet. La chose semblait se faire d'une

façon si naturelle et essentielle que cela paraissait couler de source. Si je comprends bien, ils se sont présentés dans la partie supérieure de l'esprit, avant que je n'y eusse pensé et en dehors de toute attente. Mais là l'impression était si forte que si j'avais même fait des efforts pour m'en distraire ou pour perdre cette contemplation, ce goût, cette expérience, je n'y aurais pas réussi, me semble-t-il. Sauf, bien entendu, si j'avais fait quelque chose qui leur aurait déplu ; car, dans ce cas, leur présence s'estompe puis disparaît, et avec elle la douce tendresse, l'innocent et respectueux amour.

Ce que je voyais était une forme, une image, distincte et cependant indistincte. La contemplation était à la fois claire et obscure. Je ne sais comment faire entendre ceci. Il me paraît qu'il y avait quelque analogie avec la description que donne sainte Thérèse d'une certaine révélation qu'elle eut de l'aimable Mère et de l'aimable Père. Elle ne prêtait aucune attention spéciale à quelque point particulier de leur personne, mais considérait d'un simple regard, dans la satisfaction de son âme, tout l'ensemble de la personne de l'aimable Mère.

Ma considération était tellement simple qu'il m'eût été impossible de considérer l'un à part de l'autre. Les deux étaient en un seul, et l'unique était double. En outre, cette vue était contenue dans l'unicité de l'Être divin.

Elle jouit de la présence de Marie et de Joseph d'une manière plus abstraite. La réalité de cette vision est manifestée par ses fruits.

A ce qu'il me paraît, ils me retirent maintenant ce genre de représentation et de motions expérimentalement perçues. La chose est maintenant plus en esprit et abstraite. Ils ne se retirent pas quant à leur être, mais, – comme il me semble, – je les goûte d'une manière plus relevée et plus étrangère aux sens. Sans doute m'ont-ils amenée à la fin où tendaient les précédentes représentations. En effet, leurs enseignements, leurs douces inspirations semblent m'avoir rendue capable, m'avoir disposée, ou plutôt m'avoir portée à une plus étroite et plus éminente union d'amour à mon divin Ami. Et mon cœur y fut plus profondément blessé de son amour. Ils m'ont fait plus intime avec Lui. Plus que jamais, ils ont implanté en moi leur propre manière d'être, leur nature, leur esprit ; car je ressens en moi, dans tout mon être, une telle transformation divine qu'il m'est impossible de l'exprimer. Cela me prouve suffisamment que ce qui m'est arrivé le jour de la saint Joseph, n'était pas une illusion.

Mon esprit reste tout imprégné de vertus excellentes, particulièrement de bonté, bienveillance, amour et miséricorde. Je suis portée à pardonner de tout cœur à mes ennemis et à ceux qui m'ont fait quelque tort, à les aimer, à prier pour eux, à dire du bien d'eux et à les excuser, à les prendre en pitié, à leur témoigner bienveillance et affection, à oublier le

mal et l'injure qui me furent faits, à prier Dieu qu'il ne leur impute pas ces choses à péché ; et ainsi de suite.

Je me sens également poussée à la mortification et sainte haine de mon propre moi, à m'arracher tout amour-propre, à n'avoir pour moi-même nulle indulgence, nulle attention ; à ne faire aucun cas de ma personne et à ne pas supporter, sans contrariété, que d'autres s'occupent de moi ou me témoignent quelque empressement. Quand cela arrive j'en ai honte, et cela m'humilie davantage. Me reconnaissant indigne, je m'attribue en toutes choses la plus mauvaise et la dernière part.

Mais il me vient en retour une douce propension à satisfaire les autres, à leur procurer ce qui est utile, commode, agréable. Je m'en prive comme si cela leur était dû plus qu'à moi. Je ressens une inclination à faire par charité des besognes humblement serviles, abjectes et malpropres, pour en décharger les autres et alléger leur travail.

Dans tout cela je découvre et goûte une saveur spirituelle, une satisfaction d'âme, parce que le saint amour me pousse à porter avec les autres leurs fardeaux. Pourtant, je crois bien que je ne possède pas encore ces vertus au degré parfait, et qu'elles devront croître en moi à mesure qu'y croîtra aussi la lumière intérieure.

Telles sont les transformations opérées en moi en ce qui concerne mes rapports extérieurs avec le prochain. La transformation intérieure n'est pas moins importante.

La Sainte Vierge et saint Joseph se montrent à elle, lui révélant leur exceptionnelle pureté. Elle reçoit des lumières au sujet de leur éminence.

En 1668, le jour de la vigile de la Sainte Trinité, pendant l'oraison du soir, il m'a semblé que l'aimable Mère et saint Joseph apparaissaient dans mon esprit. Ils me révélaient et me faisaient comprendre l'inexprimable pureté intérieure et extérieure, ainsi que l'ardeur d'amour divin dont Dieu les avait gratifiés pendant leur vie terrestre. Je voyais comment ils n'avaient cessé de coopérer afin d'augmenter ces dons et de leur permettre de croître à un degré infini. Cependant, je voyais saint Joseph dans un moindre degré de pureté et d'amour que l'aimable Mère.

Cette révélation eut lieu subitement et elle fut brève, car à peine cela dura-t-il le temps d'un *Ave Maria*. Mais au sujet de leurs vertus, de leurs mérites et de l'éminence des grâces où Dieu les avait élevés, l'intelligence reçoit en ce court espace plus de lumières et

d'éclaircissements qu'il ne lui serait possible d'acquérir de quelque autre façon en de longues années.

Tout ceci augmente singulièrement mon admiration, mon respect, mon amour, ma confiance et ma dévotion envers la très pure Vierge pleine de grâces et envers son cher époux, saint Joseph. Cela me stimule fortement à les suivre, – de loin et selon mon faible pouvoir, – dans la voie de leur extrême pureté intérieure et de leur ardent et perpétuel amour de Dieu.

L'aimable Mère m'était apparue vêtue d'une robe éclatante comme la neige. Elle était une jeune fille d'environ dix-huit ou vingt ans, pleine de beauté, de jeunesse, de dignité et de perfection. Cela rappelait à peu près les tableaux que l'on fait de l'Immaculée Conception, où la Vierge ne porte pas l'Enfant Jésus.

Elle goûte la présence de l'aimable Mère. Blessée de son amour, elle la voit dans l'éclat de sa beauté et de sa majesté.

Le jour de la fête de Notre-Dame-aux-Neiges, en 1668, pendant l'oraison du matin, je n'avais d'autre préoccupation et ne percevais d'autres opérations de l'âme que la contemplation d'une présence extrêmement agréable de l'aimable Mère au plus haut de l'esprit. Les puissances de l'âme étaient entièrement privées de tout autre objet.

Pendant tout ce temps, je fus inondée d'une nouvelle lumière céleste versant sur moi ses rayons. J'en étais entourée de toutes parts, comme si je m'étais trouvée au cœur d'un soleil. Et cependant, cela n'attirait pas exceptionnellement mon attention. Mon cœur semblait avoir reçu une nouvelle blessure, comme d'une flèche d'amour de Dieu et de la très douce Mère. Celle-ci se montrait incommensurablement belle, et la splendeur de sa majesté eût obscurci l'éclat du soleil.

Cela dura assez longtemps sans que, ni de part ni d'autre, il fût prononcé une seule parole. Je la contemplais simplement d'un calme et affectueux regard, toute remplie cependant d'admiration et de tendresse. Cette vue m'était donnée. Elle n'était pas le résultat d'une activité ou opération naturelles. Cette contemplation lumineuse et si simple était si éminente et pure, dans le seul esprit, qu'il n'y était pas toléré le moindre mouvement des autres puissances. Elles eussent obscurci cette contemplation. Il me fallait tout abandonner, demeurant dans un état de pure réceptivité à l'égard de tout ce qu'il plairait à Dieu d'opérer en moi.

L'aimable Mère non plus ne me disait rien. Elle ne me donnait aucune caresse. Mais son regard était plein d'affection, d'amitié, de bienveillance. J'étais pleinement rassasiée par la

simple vue de sa très douce présence en Dieu. Elle était enclose dans le Tout et toute couverte de son ombre. Car je la vois toujours dans une telle union.

Elle est gratifiée de plusieurs visites de la Vierge et s'en trouve enflammée d'amour. Elle voit Marie présente au chœur pendant le chant du Salve, Régina. Elle implore sa bénédiction et se réjouit d'appartenir à son Ordre.

J'ai noté aujourd'hui ce qui va suivre, afin que votre Révérence puisse l'examiner avec tout le reste. L'aimable Mère me comble de grâces et de faveurs. Jamais il ne m'est venu à la pensée d'oser seulement espérer de telles choses. Je suis favorisée actuellement d'un grand nombre de visites de l'aimable Mère, qui m'y traite très familièrement. Notre amour pour elle s'en est accru de merveilleuse façon. Cet amour n'est pas seulement une douce tendresse, une naïve et innocente affection filiale, – ce qui serait tout ordinaire – ; mais il est en outre un amour qui brûle et qui blesse. Il me rend comme folle et m'enivre lorsque je considère l'accueil si doux et si affectueux de ma tout aimable Mère, et qu'elle semble m'avoir adoptée comme son enfant aimé.

Mais n'est-elle pas aussi ma très chère petite Mère maintenant, puisque je fonds d'amour pour elle ? Il y a deux jours, elle m'a accordé de reposer et de dormir sur son sein pendant une heure, et peut-être davantage. Elle m'a consolée de façon très évidente. Elle m'a délivrée d'une certaine tentation de l'Ennemi d'une manière très apparente et remarquable.

Le 11 août 1668, tandis que les religieux chantaient *Salve, Regina*, et les litanies, j'ai éprouvé une particulière joie et un contentement du cœur parce qu'il m'a semblé voir que la très douce Mère se tenait parmi ses chers Frères et s'y complaisait³. La louange, la reconnaissance, la respectueuse dévotion qui lui étaient témoignées semblaient lui être grandement agréables.

En voyant cela, j'ai prié l'aimable Mère : puisqu'elle trouvait tant de satisfaction à ces choses, qu'il lui plaise donc de donner à chacun, à titre de récompense, sa bénédiction maternelle, afin d'augmenter en eux la grâce ; et que tous puissent persévérer dans son service en parfaite pureté de cœur, en amour et en dévotion. De cette manière elle trouverait toujours plus de plaisir et de satisfaction en chacun d'eux.

³ Le nom de "*Frères de la Vierge*" est peut-être la plus traditionnelle des appellations des Carmes en Occident. Elle était encore courante au temps de Marie de Sainte-Thérèse pour désigner les différentes branches de l'Ordre qui ne suivaient pas la réforme de sainte Thérèse.

Pleine de reconnaissance, je me suis réjouie parce que l'aimable Mère a daigné m'appeler à faire partie d'un tel Ordre. Je voyais si bien de quel amour de prédilection elle chérit cet Ordre, parce qu'il est tellement porté au service de son culte et de son amour, parce qu'il célèbre ses fêtes avec tant de dévotion, d'affection et de respectueuse familiarité, comme de vrais enfants et comme ses Frères. C'est pour cela que je me sentais si heureuse de pouvoir, comme les autres, me réfugier sous sa garde maternelle et d'être un tout petit membre, un petit sarment de cette Vigne du Carmel, où j'aimerais produire des fruits en surabondance pour la satisfaction du Bien-Aimé et de l'aimable Mère.

Elle est comme consumée dans l'amour de Jésus et de Marie. Repos et sommeil sur le sein de l'aimable Mère et rassasiement de l'âme.

Le 12 août 1668, pendant la prière du matin, dès le début et sans savoir comment, je fus enlevée et faite prisonnière dans l'amour de mon Bien-Aimé et de l'aimable Mère. L'opération de cet amour était simple, indéterminée et tout absorbée. Cela pouvait bien s'appeler un mode d'aimer sans mode et sans mesure ; car il me paraît que l'âme y passerait de longues heures, voire même des journées entières sans éprouver de lassitude et sans pouvoir dire après coup ce qu'elle a fait pendant ce temps, ce qu'elle a pensé ou ce que Dieu a opéré en elle. Elle se souvient seulement que, pendant tout ce temps-là, elle a doucement reposé, et qu'elle a dormi son sommeil d'amour sur le sein de cette tout aimable Mère, à la manière d'un innocent petit enfant. Mais l'âme éprouve la douceur d'un rassasiement, Elle est satisfaite et ne peut souhaiter ni désirer plus et mieux que de reposer ainsi. Le corps lui-même semblait se conformer à cet état d'un enfant qui repose sans le savoir, sans en avoir conscience.

Cet état de repos a perduré pendant l'Office. La récitation n'était pas un empêchement parce que je la faisais par cœur. D'ailleurs, il me semblait que cette récitation était faite par quelqu'un d'autre. Cependant, aux antiennes parfois et aux versets, il me semblait sortir brusquement de ce doux sommeil, et, réveillée, je me prenais à glorifier, louer, bénir et invoquer cette si douce Mère, avec une joie insigne du cœur. Et puis je retombais aussitôt dans ce béni sommeil.

De toutes ces opérations de l'amour marial, il ne lui reste pas d'images dans la mémoire, parce qu'elle n'y adhère que d'une manière déiforme et n'y cherche pas sa satisfaction personnelle. Il demeure toujours dans l'âme une étincelle de l'amour du Bien-Aimé et de l'aimable Mère.

Lorsque sont passées ces opérations où l'esprit reçut tant de suavité, celui-ci en demeure très détaché. Il ne lui en reste pas plus d'images que s'il n'y avait rien eu. Il faut d'ailleurs que cela soit ainsi ; et si ce n'était pas, il m'y faudrait tendre laborieusement. Car il ne m'est jamais permis de posséder dans l'esprit la moindre imagination qui serait une attache, ni le moindre sentiment naturel de possession, quelque bon et saint qu'en puisse être l'objet. Cela troublerait la pureté du cœur. La représentation de choses bonnes et saintes n'est exceptionnellement tolérée que pour autant que Dieu travaille l'âme dans ce sens par sa grâce surnaturelle et ses motions. Mais jamais au-delà.

En dehors de ce temps, l'esprit doit se tenir très séparé des sens et des puissances sensibles. Il faut alors demeurer dans une profonde solitude de l'esprit, afin de contempler et d'adorer le Tout et l'Être sans image de Dieu et lui donner une adhésion exclusive. Cette contemplation se fait par un simple et pur regard de la Foi et par une conformité amoureuse de la volonté tendant à l'unique et souverain Bien, notre fin la plus haute.

Toutefois, à la suite des opérations que j'ai décrites plus haut, l'amour s'en trouve considérablement augmenté. Il me reste constamment dans le fond de l'âme une étincelle de cette très douce inclination d'amour envers l'aimable Mère et l'Enfant Jésus. Cette étincelle devient habituelle et, pour ainsi dire, essentielle ; si bien qu'à la moindre occasion, – soit que j'entende ses louanges ou les dise moi-même, soit à la vue d'une de ses statues, – l'amour jaillit aussitôt, tendre, naïf, doux et filial. Le sang afflue au cœur. Le cœur a des bondissements de joie et d'allégresse. L'on rougit, comme si l'on était pris d'une spirituelle ivresse, ou encore à la façon d'un de ces amoureux follement épris, lorsqu'on fait devant lui l'éloge de celle qu'il aime.

Mais en dehors de ce temps-là, tout doit être pacifié, simple, caché, intériorisé, uniquement disposé au recueillement où, dans l'union sans intermédiaire avec Dieu, l'on peut vivre en Dieu seul.

Son zèle pour la gloire de Marie et sa confiance filiale. Dans la crainte d'être trompée, elle se voit menée par la Sainte Vierge dans une profonde solitude, où elle est délivrée de Satan et transformée en Dieu.

Une autre suite de ceci est l'accroissement de mon zèle et de l'ardeur à propager son culte et sa gloire. Je voudrais attirer tout le monde à son amour, à son service, à sa dévotion ; et que tous, dans leurs besoins spirituels ou temporels, prennent doucement et

amoureusement leur recours auprès d'elle, en toute confiance, comme un enfant se réfugiant auprès de sa mère très aimée et très aimante.

Cet accroissement est tel chez moi, que dans toutes les occasions qui se présentent chaque jour l'âme se sent portée d'instinct, dans un jaillissement d'amour et de filiale confiance, à se tourner vers elle pour lui confier tous ses besoins, tant les siens propres que ceux des autres.

Il m'est arrivé d'être prise d'une grande crainte d'avoir été, petit à petit, trompée par le démon, de sorte que je me serais trouvée les mains vides à la fin de ma vie. Fort déprimée et l'âme lourde, j'ai cherché refuge auprès de ma très chère Mère. En grande confiance et comme un enfant je lui ai fait mes doléances. Et voici que, tout soudain, je me suis vue comme un enfant que l'aimable Mère tient par la main. Et je fus conduite dans une immense et profonde solitude de l'esprit, où le démon n'a point accès et où il ne peut m'atteindre pour me tourmenter, me troubler, me tenter.

Lorsque je fus établie là, l'aimable Mère disparut. Mais j'y demeurai, très consolée et fortifiée, dans l'entière certitude que ceci n'était pas une illusion. Je serais prête à mourir pour attester la véracité de ce fait. En un seul instant je me suis sentie tellement fortifiée et pleine de courage, que j'eusse affronté tous les diables de l'enfer. Je ne redoutais plus les malices, les pièges, les violences qu'ils peuvent faire à une âme, et je n'y attachais pas plus d'importance qu'à la piqûre d'une mouche.

D'un seul coup j'étais arrivée au recueillement en simplicité et silence, suivi d'une ferme adhésion à Dieu, sans intermédiaires. C'était une union par toutes les puissances de l'âme, enflammée du feu de l'amour divin. Par là, mon âme était comme insérée et fondue en Dieu, au point qu'elle n'avait plus conscience d'elle-même et qu'elle était comme absorbée et transformée en son Bien-Aimé.

2. LA VIE MARIALE

La Sainte Vierge lui commande d'expliquer en quoi consiste la "Vie Mariale". Il existe un degré plus parfait que la simple union à Dieu, Souverain Bien.

Je crois que l'aimable Mère me commande d'expliquer un peu plus au long ce qu'il m'est parfois gratuitement donné d'expérimenter et de goûter de cette vie en Marie ou *Vie Mariale*. Aujourd'hui je vois clairement que j'ai mal fait en rétractant et faisant modifier ce que j'avais écrit à Votre Révérence au sujet d'un degré un peu plus élevé que la simple union à Dieu et que l'aimable Mère m'avait fait gravir. Car il en est réellement comme je l'écrivais

alors à Votre Révérence. Par la grâce divine l'on peut s'élever encore de quelques degrés dans l'état de perfection, malgré que l'état de pure et simple union avec Dieu soit le Bien suprême.

Il est bien vrai, sans doute, que dans la façon habituelle de s'exprimer Dieu est la seule et suprême fin. En l'obtention, la contemplation et la fruition de ce Bien suprême est contenu tout le bonheur et toute la félicité de l'âme, dans cette vie et dans l'autre. Dans ce sens, l'âme ne peut tendre ni atteindre plus haut.

Mais, dans un autre sens, l'âme peut cependant désirer davantage et y tendre, et cela d'une manière qui a quelque analogie avec l'état des âmes bienheureuses du ciel. Les saints possèdent tous une gloire, une félicité, une joie, une jouissance, une satiété qui leur viennent de la contemplation, de l'amour et de la fruition de la Face divine et de l'Être divin. La lumière de gloire et de l'amour sanctifiant les traverse et les fait resplendissantes ; et c'est en quoi réside leur bonheur suprême et leur béatitude. L'on sait néanmoins que certains saints ou bienheureux reçoivent en dehors de celle-ci une gloire et une joie en quelque sorte supplémentaires, chacun dans la mesure de ses mérites ou selon la convenance de Dieu...

Une chose analogue se passe dès cette vie lorsque certaines âmes sont favorisées de dons, de grâces, de faveurs supplémentaires par lesquelles, s'il est permis de dire, elles deviennent en ceci semblables aux saints et parviennent à un genre plus excellent de vie d'union et de fruition en Dieu. Dans ce sens, cela constitue un degré un peu plus élevé encore que celui de la simple union mystique, et que l'on peut appeler vraiment un degré plus éminent. Car ce que j'expérimente et goûte de cette vie en Marie, – ou vie mariale, – me paraît être une double vie, comme la vie dans le Christ, – ou Christiforme, – est une double vie. Sinon, la vie seulement unique.

La vie mariale consiste dans un repos, une jouissance, une fusion en Marie. Elle coexiste avec la vie divine, car elle considère Marie dans son union avec Dieu. Elle est propre aux enfants de prédilection de la Sainte Vierge.

Ici je voudrais préciser un peu comment j'entends que cette vie est doublement divine et comment elle constitue un degré légèrement supérieur à celui de la pure et simple union à la seule Dété. Cette simple union peut se comparer à la gloire essentielle ou réelle, tandis que l'autre se compare mieux à la gloire surajoutée ou adventice dont certains bienheureux se trouvent favorisés en dehors de la gloire essentielle départie à tous sans distinction.

Il m'est parfois montré, et donné, une vie de l'esprit en Marie, un repos en Marie, une jouissance, une fusion, une perte, une union en Marie.

Voici comment cela s'opère. En toute simplicité, nudité, tranquillité, l'esprit tourné vers Dieu et répandu dans son Être sans images par l'adhésion, la contemplation et la fruitions de cet Être absolument simple, il arrive que mon âme expérimente à côté de cela une adhérence aussi, une contemplation, une fruition de Marie en tant qu'Elle est une avec Dieu et unie à Lui. Goûtant Dieu, je goûte aussi Marie, comme si Elle n'était qu'une avec Dieu et non distincte de Lui. Si bien que Dieu et Marie ne semblent être pour l'âme qu'un seul objet, à la manière presque de la sainte Humanité du Christ, que l'on contemple unie à la Divinité et ne faisant de ces deux natures qu'une seule Personne et qu'un seul objet (de contemplation).

Quoiqu'il n'y ait point en Marie l'union personnelle avec la déité, comme elle est réalisée dans le Christ, mais uniquement une sainte et gratuite union, celle-ci est néanmoins infiniment plus excellente en Elle que dans la plus éminente des créatures. A l'âme qui contemple, Dieu montre Marie parfaitement une avec Lui et unie à Lui sans que l'on puisse distinguer quelque intermédiaire dans cette union. Il me semble alors baiser et embrasser Marie dans une merveilleuse liquéfaction de mon être en Elle en même temps qu'en Dieu. Parfois aussi il me semble être prise et enfermée dans son Cœur très pur, très aimable et brûlant. Et je suis comme enivrée et folle d'amour pour Elle en même temps que pour Dieu, me répandant toute dans cette union. Et ainsi est réalisée une vie divine, à la fois double et simple, qui constitue une manière pure, noble, élevée, parfaite d'aimer notre sainte Mère ; encore que bien peu connaissent cette vie par expérience. Cette vie pour Marie et en Marie, en même temps que pour et en Dieu, est proprement réservée à ses seuls vrais amoureux, à ses Mignons et aux petits enfants gâtés qu'Elle s'est choisis.

Il ne m'étonne point du tout que notre *saint Pierre Thomas* ait été constamment occupé de l'aimable Mère et qu'il ait eu pour Elle une dévotion, un amoureux attrait, une attention et un amour si singulier qu'il semblait ne la pouvoir oublier un seul instant. Son cœur et toutes les puissances de son âme étaient sursaturés de la connaissance de Marie, de son souvenir et de son amour ; et quelque chose qu'il fit, qu'il parlât, qu'il mangeât, qu'il bût, le tout était confit dans cet amour et dans le doux nom de Marie. Aussi est-ce à bon droit qu'il reçut dans son cœur l'empreinte de ce très doux Nom. Car la longue habitude qu'il avait prise de porter ainsi Marie dans son cœur et de l'aimer d'un brûlant amour l'avait fait en quelque sorte se fondre en Marie, être uni à Elle et même, pour un temps, être comme transformé en Elle. Par l'amour, il était changé ou perdu en Elle en même temps qu'en Dieu, car l'un ne va jamais sans l'autre.

La vie mariale tient son excellence de l'union de Marie avec Dieu et de sa participation aux perfections divines. Nature de l'union de Marie avec Dieu.

La vie Mariale – cette vie en Marie, pour Elle et avec Elle, – tient toute sa noblesse, sa dignité, son éminence et sa perfection de l'union à Dieu dont jouit la Sainte Vierge, ainsi que de la surabondance et de la participation des grâces, propriétés et perfections divines infuses en Elle pour ainsi dire sans mesure. Elle les possède, à la vérité, d'une manière que l'homme ne peut ni exprimer, ni concevoir, et qui est en elle infiniment plus éminente que dans le plus pur des êtres créés.

Aussi la vie mariale puise-t-elle sa noblesse et son excellence, comme dans un abîme inépuisable de tout Bien, dans ce fait que l'âme y contemple, aime, étroitement Marie, la considérant comme saturée, obombrée ou translumineuse de la divinité à laquelle Elle est unie.

N'était cette simultanité dans la contemplation, cette dernière deviendrait considérablement plus grossière et moins parfaite. Car si l'on devait contempler Marie, l'aimer, être poussé vers Elle comme on l'est vers un être créé, au lieu de la contempler dans son unification avec Dieu, cette contemplation produirait nécessairement quelque amour naturel ou sensible, ce qui poserait un intermédiaire entre Dieu et l'âme, et conduirait celle-ci à la multiplicité. Car, tel est l'objet, tel aussi l'amour qui en dérive. L'objet est-il surnaturel et purement spirituel, l'amour qui lui est proportionné est tel aussi.

Il y a dans mon âme comme une lueur qui me fait comprendre pourquoi l'aimable Mère est plus unie à Dieu, plus sursaturée de l'Être divin, et pourquoi, en conséquence, elle participe aux attributs et aux perfections de Dieu plus que les saints les plus éminents ou que les esprits angéliques. La raison en est que Dieu l'a faite digne de concevoir dans sa chair virginale le Verbe Eternel du Père. Le Verbe ayant reposé neuf mois durant en Elle, sa nature, son âme, son corps, furent divinisés, faits divins, sursaturés, pleinement absorbés en Lui. Ils furent transformés et comme changés en Lui-même par le lien puissant et infrangible de l'amour que le Verbe éternel porte à Marie et de l'amour réciproque d'Elle à Lui, et cela dans une mesure sans mesure et d'une manière incompréhensible.

Dieu lui révèle l'incomparable excellence de Marie et comment elle fut établie médiatrice entre Dieu et les hommes.

Le Bien-Aimé me fait comprendre et voir, par les yeux illuminés de la foi, l'excellence de Marie, son incompréhensible élévation, sa puissance et son autorité. Car Dieu l'a établie pour l'éternité, entre Sa Majesté et l'homme, médiatrice, avocate, et Celle qui apaise la justice divine. Je vois avec évidence que Dieu l'a faite dispensatrice de toutes ses grâces divines, de ses faveurs, des ses bontés envers l'homme ; de telle sorte que rien absolument ne se répand ou descend gratuitement et gracieusement sur l'homme si ce n'est par les

mains de cette très vénérable Mère. Tout doit passer par ses mains généreuses, comme la pluie passe par une gouttière ou par un tuyau. Dieu a voulu la magnifier par ces prérogatives, parce qu'Il l'a trouvée digne entre toutes les autres femmes d'être sa Mère. Et pour cela Il l'a rendue si semblable à Lui-même, Il l'a revêtue de ses attributs divins et, à tel point unie à son Père, qu'Elle m'apparaît comme une avec Dieu...

Cela explique comment il se fait que notre cœur brûle d'une telle ardeur dans cet amour, et pourquoi, – surtout dans le temps des fêtes de Marie, – l'on éprouve, presque sans interruption, une certaine chaleur divine dans la région du cœur, dans la poitrine, – une chaleur si différente de celle qui est d'ordre naturel. Aussi ne puis-je perdre son souvenir, ne fût-ce qu'un seul instant pendant tout un jour, pas plus que je ne puis oublier Dieu lui-même. Et de là vient que je me perds en Elle par l'Amour, que je me fonds en Elle et suis comme consumée. Car cet amour, à la fois puissant, ardent, fort et cependant tout intérieur, me conduit jusqu'à l'oubli de moi-même et de tout le créé ; et ses flammes intérieures tirent vers le haut et soulèvent à la fois l'âme et le corps. J'ignore d'ailleurs si ce fait se réalise vraiment ainsi.

Mon bonheur et ma joie sont si grands, si surabondants, de voir quelle est sa puissance, sa majesté, son élévation, son honneur, et comme elle est inexprimablement aimée de Dieu, que je ne sais plus que faire ou que dire pour rendre grâces, pour louer, pour magnifier Dieu et la Vierge en proportion de la lumière et de la connaissance que je reçois à cet instant. Mais, me sentant incapable de le faire, je demeure dans un intime silence et dans le repos de l'amour. Car l'esprit défaille d'étonnement et d'admiration devant l'immensité de cet admirable mystère qui dépasse sa compréhension, et il se rend vaincu et captif, laissant la volonté seule à son occupation d'aimer.

Vie toute suave en Marie et douceur de son nom. Effet puissant sur le démon.

Dans sa bonté, Dieu m'accorde aussi la grâce de respirer tout suavement en Marie, de vivre en Elle, éprouvant une exceptionnelle douceur à entendre, à prononcer ce nom infiniment doux, voire même à y penser seulement. A tel point que mon âme et que mon cœur semblent se fondre en tendresse et dans une intime saveur. Aussi, ne pouvant me rassasier de répéter ce nom, soit des lèvres, soit du cœur ou en pensée, j'y puise un tel plaisir spirituel, un contentement, une joie, un plaisir et de tels bondissements du cœur, qu'il me semble chaque fois qu'une flamme nouvelle jaillisse de mon âme.

C'est pourquoi je me suis tant réjouie et j'ai béni Dieu de l'instauration de la glorieuse fête du Saint Nom de Marie, ainsi que de la faveur faite à notre Ordre de préférence à d'autres de la pouvoir célébrer avec cette solennité. Mais il m'est venu quelque tristesse de voir le peu

de dévotion et de zèle des gens, et surtout des filles spirituelles et sœurs en religion qui se montrent si peu empressées aux offices solennels de ce jour.

Ce jour-là il fut imprimé dans mon âme une certaine vue me montrant combien Satan semblait rugir et griffer de rage, de regret, de haine et de dépit parce que ce nom glorieux et très doux se trouvait ainsi honoré et magnifié. Cette vue augmenta ma joie, mon contentement et aussi mes actions de grâces envers ce Dieu qui avait inspiré toutes ces choses. Me moquant de Satan, je lui disais : "Ô vilaine Bête, comme tu dois avoir le regret que cette petite Vierge t'ait broyé la tête et ravi ta puissance ! Tu ne peux plus rien, et tu n'es plus qu'une pauvre, un faible mouche dès l'instant qu'il plaît à cette douce et aimable petite Vierge de mettre en œuvre sa puissance et son autorité. Mais, Ô bête maudite et damnée, tu n'empêcheras pas cependant qu'Elle soit exaltée, honorée, chérie. Tu ne peux rien contre Elle, ni même contre tous ceux qui l'aiment et placent en Elle leur confiance. Et je me glorifie de ce qu'Elle ait tant d'empire sur toi. Je ne crains ni tes ruses ni tes violences, ni maintenant ni à l'heure de ma mort. Car j'ai l'espoir qu'alors, comme maintenant, je porterai son très doux nom gravé dans mon cœur ; et quand tu verras ce cœur scellé de ce sceau divin, tu n'auras pas l'audace d'approcher."

Dans cette vie, elle est transformée en Marie par fusion d'amour.

Il me fut encore donné une petite lueur d'intelligence plus distincte au sujet de cette vie en Marie, pour Marie et dirigée vers Elle. Elle prend maintenant un sens plus général, et sa pratique est plus commune que dans tout ce qui précède. Voici les paroles où je trouve les clartés me permettant d'expliquer ce que j'entends et expérimente de tout ceci. Ces paroles sont : " Que l'âme vaut davantage par l'amour infus que par l'activité qu'elle peut produire." Cela confirme tout ce que j'ai écrit précédemment au sujet de cette vie en Marie ; et c'est surtout dans ce sens qu'il faut entendre cette fusion, cette jouissance, cette union en Marie et avec Elle, et la transformation en Elle dont j'ai parlé. Car la nature de l'amour est d'unir à l'objet aimé et en lui. Aussi l'amour fait-il se compénétrer et se fusionner celui qui aime et ce qui est aimé jusqu'à ne plus avoir l'apparence que d'une même chose. Dans ce sens, l'amour très tendre, violent, brûlant et unifiant conduit l'âme qui aime Marie à vivre en Elle, à se fondre en Elle, à Lui être unie et à d'autres effets et transformations, conformément à son genre et à sa nature, parce qu'elle se trouve dans un état de perfection et possède sa pleine efficience, surtout lorsque l'Esprit divin conduit ainsi son amour et le stimule.

Ainsi donc, lorsque le Père Eternel envoie dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, criant : Abba, Père ! Quand nous agissons et quand nous n'agissons pas, c'est-à-dire lorsqu'Il réalise en nous une tendresse, un amour d'enfants envers le Père du ciel, alors cet Esprit du Fils réalise en outre une tendresse et un amour d'enfants envers cette infiniment douce et aimable

Mère. Et, dans ce sens, le Père Eternel envoie aussi dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, criant : Mère, Mère ! Car c'est un seul et même Esprit, – l'Esprit du Christ, – qui suscite dans les âmes cet amour filial et cette vie en Marie, comme il suscite un amour filial et une vie en Dieu ; et tout cela selon la manière où ceci fut réalisé en Notre-Seigneur Jésus. Ceci contient des mystères, et je passe en gardant un saint silence. Mais chacun peut en avoir l'expérience dans la mesure de son amour.

Précision sur les grâces et privilèges accordés par Dieu à Marie, rendue par lui aussi parfaite qu'une créature peut l'être.

Mercredi et jeudi 19 et 20 septembre 1668, il a plu à la bonté de Dieu de nous faire plus clairement comprendre la grandeur, l'élévation, l'éminente dignité, la majesté, l'autorité et la puissance de la tout aimable Mère, en même temps que l'incompréhensible et inexprimable amour que Dieu a pour Elle. Et, de cet abîme d'amour demeurant en son divin Cœur, Dieu a puisé une telle surabondance de grâces sans nombre, de privilèges et de prérogatives, qu'il ne Lui était guère possible, pour ainsi dire, de donner davantage ni de la rendre plus éminente encore ou plus digne, plus belle, plus élevée, plus insigne que sa Majesté ne l'avait faite. Dans ce sens, la toute-puissance, la sagesse et la bonté de Dieu ne pouvaient pas produire une créature plus noble, plus pure, plus digne, plus belle et plus éminente que ne l'est sa très aimable Mère, notre Mère.

Je vois avec évidence et je comprends que, par une ineffable complaisance envers cette aimable Mère, Dieu s'est comme répandu en elle, et qu'il l'a comblée et revêtue de ses attributs divins et de ses perfections autant qu'un être créé pouvait en recevoir. Elle ne pouvait pas recevoir plus qu'Elle n'a reçu ; car, étant parvenue à une toute claire connaissance et à un brûlant amour de Dieu, par la grâce divine infuse et à cause de sa souplesse à y répondre et coopérer, Elle est montée bien au-dessus des plus éminents des Chœurs angéliques.

C'est pourquoi l'ange Gabriel l'a fort bien saluée, disant : "Je vous salue, pleine de grâce." Elle est, en effet, sursaturée de grâces au point que cette surabondance déborde sur nous, dans ce triste val de larmes. Elle humecte et arrose la terre de nos âmes d'une abondance de grâces qui excitent, préviennent, accompagnent, fortifient et nous donnent de persévérer. Elle rend fertile cette terre et productive d'œuvres vertueuses et méritoires, utiles et nécessaires au salut de l'âme.

Toutes les grâces descendent en nous par l'intermédiaire de Marie qui ne nous oublie jamais.

Ah ! Quelle multitude de grâces ne vois-je pas descendre en nous et nous être données en partage par cette aimable main et passer ainsi par ce divin canal ! Je crois voir que Dieu plaça le salut de tout homme dans les mains de cette très aimable Mère. Mais je vois en même temps que les soins de cette chère Mère portent sur l'unique objet de conduire tous les hommes à la Béatitude. Et malgré qu'Elle demeure dans la haute fruition et contemplation de l'Être divin, Elle n'oublie pas cependant notre misère et nos besoins. Ses regards, tout de bonté, de compassion, de tendresse et de maternelle affection, sont pour ainsi dire tournés sans cesse vers nous, pour assister, secourir, consoler dans le péril, tant physique que spirituel, tous ceux qui l'implorent avec confiance.

Ainsi l'aigle, malgré la hauteur de son vol et tandis que son regard fixe le soleil, n'oublie pas ses petits cependant. A tout moment ses yeux se tournent vivement vers eux, cherchant à connaître s'il ne leur manque rien ou si, d'un point quelconque de l'horizon, il n'arrive pas un rapace qui pourrait leur faire du mal. Et c'est pour cela que nous sommes tous tellement tenus de servir cette tout aimable Mère, de l'honorer et de l'aimer de toute la tendresse d'un filial amour.

Ces connaissances certaines proposées à mon âme, et d'autres semblables, font croître la très haute admiration, le respect et l'amour envers l'aimable Mère et donnent à ces sentiments plus de stabilité, de simplicité et de pureté. Il semble que notre tendresse ne peut plus être séparée d'Elle. Le cœur est comme blessé d'une flamme amoureuse qui élève l'âme, avec une force unique, jusqu'à la consommation de l'amour. Car chaque aspect nouveau des merveilles que Dieu réalisa en Elle et de l'amour que Dieu lui témoigne attire l'âme dans une profondeur ou vers une altitude d'admiration, où elle contemple ces choses le cœur brûlant et où elle demeure comme absorbée, l'esprit se trouvant d'ailleurs incapable de comprendre les merveilles qui sont ici dévoilées.

Mais l'amour n'étant pas encore comblé, il monte en bouillonnant du plus secret du cœur, et il voudrait crier son admiration. Il cherche des noms qui révéleraient la grandeur, la dignité de cette mienne tout aimable Mère, et des paroles capables de la louer, la bénir et magnifier. Aussi l'amour prononce-t-il alors de singulières choses pour bénir, louer, exalter Celle qu'il aime tant, pareil à l'amoureux follement épris qui ne sait plus qu'inventer pour mieux faire valoir la beauté de celle qu'il aime.

Une petite lueur me fut encore donnée, dans laquelle le Bien-Aimé me fit voir que Dieu trouve plus de satisfaction et se complaît davantage en l'aimable Mère et que, par conséquent, Il lui porte un plus grand amour qu'à tous les saints réunis.

La vie mariale peut être pratiquée avec autant de simplicité que la vie en Dieu seul par simple amour de Dieu et de Marie, tout spirituellement et pour ainsi dire sans images.

La grâce divine me donne en outre d'expérimenter que cette vie dans, avec et par Marie et simultanément en Dieu, pour, avec et par Lui, peut-être pratiquée avec une simplicité, une intériorité, une abstraction d'esprit presque aussi grandes que la vie dans la seule et pure Dété. Si bien qu'à ces moments il ne subsiste dans l'esprit que fort peu de représentations de la personne de Marie, parce que l'âme a su la considérer tellement unie à Dieu et en Dieu. Avec une tranquillité parfaite, une simplicité, une intimité, une tendresse, les trois facultés de mémoire, d'intelligence et de volonté sont occupées en Marie et en Dieu à la fois, au point que mon âme ne peut guère se rendre compte du mode ou de la nature des notions qui la traversent alors. Mais d'une façon confuse, elle connaît cependant et elle sent très bien que la mémoire est occupée du souvenir tout simple de Dieu et de Marie ; que l'intelligence possède une dépouillée, pure et certaine connaissance ou contemplation de Dieu présent et de Marie en Dieu ; et que la volonté, par un très tranquille, intense, doux, tendre et cependant très spirituel amour, adhère à Dieu et à Marie.

J'appelle cet amour "spirituel" parce qu'il semble à ce moment jeter ses étincelles et agir dans la partie supérieure de l'âme, dans un détachement de la partie inférieure ou des puissances sensibles, étant ainsi mieux proportionné à l'intime fusion, à l'immersion et à l'union en Dieu et, avec Lui, en Marie et avec Elle.

En effet, les puissances de l'âme, d'une façon éminente et parfaite, n'ayant plus d'autre occupation ni d'autre souci que la pensée, la connaissance et l'amour de Dieu et de Marie, il survient une si intime et ferme adhésion de l'âme entière à Dieu et à Marie que, par un amour de fusion, ils semblent devenir un seul être tous les trois : Dieu, Marie et l'âme, comme si les trois étaient en un seul fondus, noyés, absorbés et transformés en un seul.

Ceci est la fin dernière et suprême où l'âme puisse atteindre dans la pratique de cette vie mariale. Tel est l'unique fruit ou, du moins, le principal effet de cet exercice d'amour.

Marie devient un moyen et un lien plus ferme liant et unissant l'âme à Dieu. Ainsi donne-t-Elle à l'âme aimante un aliment et une aide lui permettant d'atteindre avec plus d'assurance et de perfection la vie contemplative, unitive, transformante en Dieu, et d'y demeurer établie, – comme je l'ai écrit tout dernièrement à Votre Révérence.

Erreur d'un grand nombre de spirituels qui croient la pratique de cette vie trop matérielle.

Cette vie mariale en Marie ne plaît pas à la plupart des esprits mystiques et des âmes contemplatives. Ils sont d'un autre sentiment, comme si cette vie en Marie devait être un empêchement à la plus pure union et fruition en Dieu, à la silencieuse prière intérieure, et ainsi de suite. Comme ils entendent la chose et se l'imaginent, elle leur paraît trop grossière, trop matérielle et trop multiple, parce qu'ils ne saisissent pas la manière vraie et simple de la pratiquer tout en esprit.

C'est malgré tout l'esprit qui agit et dirige, ici, même lorsqu'à cette contemplation, à cet attrait, à cet amour de l'âme semble un peu plus se mêler l'activité des puissances sensibles. Il n'y a pas dans ce cas le moindre empêchement, ni moyen interposé entre le Bien suprême, entre le pur Être de Dieu et l'âme. Il y a là plutôt une aide fournie à l'âme, lui permettant d'arriver plus aisément à Dieu et d'être plus parfaitement établie en Lui ; – et cela pour les raisons que je dirai plus loin.

Que ces esprits éminents prennent bien garde à la vie de tant de saints, même de ceux qui eurent une grande excellence dans la vie contemplative et mystique, tels que saint Bernard, saint Bonaventure, sainte Thérèse, sainte Madeleine de Pazzi et bien d'autres. Ils verront bien que ceux-là aussi furent remarquables par leur dévotion envers l'aimable Mère et par leur vie mariale ; et que leur très tendre, innocent et filial amour envers Marie n'apporta point de nuisance à leur vie divine en Dieu. La raison en est que l'Esprit de Dieu les agissait ainsi en temps voulu, sans que leur adhésion et union à Dieu en devint plus médiante, mais de façon qu'ils y trouvassent au contraire un aliment et une plus ferme assise à leur déiforme et divine vie.

Comme l'esprit de Jésus possède l'âme et opère en elle, ainsi de même de l'esprit de Marie.

Je dois encore parler ici d'une chose admirable que je ressens et expérimente touchant cette vie en Marie et en Dieu. Je ne sais pas vraiment si je me comprends bien. Mais, par cette habitude de posséder ainsi cette aimable Mère dans le cœur et dans le sentiment, il semble que notre esprit est dirigé, vécu pour ainsi dire et possédé par l'esprit de Marie, dans l'agir comme dans le pâtre ; que l'esprit de Marie agit toutes choses à travers moi, tout comme précédemment l'esprit de Jésus paraissait diriger et être la vie de mon âme qui, pour un temps, semblait possédée par Lui. Alors l'esprit de Jésus agissait toutes choses à travers moi ; et, sous sa conduite et son action, j'étais comme portée et passive. Il y eut en moi une connaissance expérimentale de la vie de Jésus, et elle fut en moi manifestée.

C'est presque de la même manière que l'esprit de Marie semble aujourd'hui vivre en nous, commander aux mouvements des puissances de l'âme, les mouvoir et les pousser soit à l'acte, soit au non-acte, afin de les faire vivre en Dieu d'une manière nouvelle et jusqu'à ce

jour non encore expérimentée. Marie apparaît ainsi comme notre vie ou comme une tiède atmosphère donnant la vie et dans laquelle et par laquelle nous respirons une vie en Dieu d'une manière plus noble et plus élevée que jamais auparavant.

Si je dis : "manière plus noble et plus élevée", c'est une façon d'exprimer que cette manière de vivre en Dieu, dans et par Marie, est plus facile comme étant mieux proportionnée à notre faible capacité réceptive, parce que tant qu'il demeure lié à notre corps mortel, notre regard intérieur reste trop faible et trop débile pour contempler Dieu en pleine clarté, tel qu'Il est, et ne le peut faire que dans l'obscur lumière de la foi.

Mais lorsque nous recevons la grâce de pouvoir contempler Dieu et de L'aimer en Marie et par Marie unie à Dieu, alors Dieu se montre en Marie et par Elle, comme dans un miroir. Et les rayons et les reflets de sa Dété sont mieux proportionnés à notre petite capacité et à la faiblesse de l'œil de notre intelligence. De cette façon il nous est possible de persévérer plus longtemps dans la contemplation et la fruition de Dieu, ainsi que de connaître et de découvrir d'une façon plus distincte et claire ses divines perfections et ses attributs.

Il en va de même ici que d'un homme qui serait curieux de voir le soleil avec plus de précision. Il ne se hasarderait pas à plonger son regard en plein dans les rayons solaires, car cela n'irait pas sans grand risque d'y perdre la vue ou de la blesser. En effet, sa vue est trop faible et trop débile pour fixer la grande clarté et l'éclat du soleil. Alors il prend un miroir, où il verra distinctement l'image du soleil, avec ses rayons flamboyants, et il n'aura aucune difficulté ni peine. Pourquoi ? Mais parce que le miroir tempère l'ardeur des rayons et les présente et reflète proportionnés à sa puissance visuelle. De cette façon il voit le soleil distinctement, comme s'il n'y avait pas entre celui-ci et son œil de moyen interposé. Car il ne s'arrête pas au miroir, mais bien au soleil qui s'y découvre, sans que l'œil puisse séparer le soleil du miroir.

Ainsi en est-il de Dieu et de l'aimable Mère que l'on doit considérer en un seul et comme formant un unique objet de contemplation : Dieu en Marie, et Marie en Dieu, sans distinguer l'un de l'autre. Alors on verra que l'aimable Mère est un miroir sans une tache, dans lequel Dieu se montre à nous avec toutes ses propriétés divines, avec ses perfections, avec ses mystères, et cela d'une manière que peut plus aisément comprendre et saisir la pauvre capacité de notre intelligence.

Progrès dans la vie mariale. Marie produit dans l'âme la vie en Dieu.

La vie surnaturelle de l'âme en Marie, pour Elle, avec et par Elle, continue et croît à une plus grande perfection et stabilité. Ce que j'éprouve ici, ce que j'expérimente et goûte est particulièrement admirable ; et, pour ma part, je n'ai jamais entendu dire ni lu rien de pareil.

Par manière de parler, il semble que la tout aimable Mère soit la vie de mon âme, et c'est donc l'âme de mon âme. D'une manière très évidente et dont je me rends bien compte, elle produit et enfante la vie de l'âme en Dieu, ou vie divine, et cela par un influx perceptible de grâces opérantes, prévenantes, fortifiantes, excitantes et sollicitantes, de grâces qui accompagnent, suivent ou continuent, et qui permettent de persévérer dans cette vie en Dieu avec plus de force, de constance, de pureté, etc.

Cet influx de grâces donnant la vie à l'air d'émaner si immédiatement, absolument et uniquement de son aimable main, de son cœur de Mère, et nous être donné par Elle indépendamment et sans la collaboration de Dieu (quoique sous sa dépendance, en réalité, et avec sa collaboration), que Marie nous semble agir comme si Elle était la maîtresse absolue des divins trésors, d'où elle soustrait tout ce qu'il Lui plaît afin d'en orner nos âmes et de les rendre agréables au regard de Dieu. Oui, Dieu a toujours voulu honorer l'aimable Mère et l'exalter à tel point qu'Il l'a établie avec des pouvoirs absolus comme Mère et Reine du Trésor de ses divines grâces. Et celles-ci, Elle les a pour toujours et absolument sous son autorité et dans sa puissance.

La direction donnée par Marie à l'âme se fait sentir sans équivoque. Vue intellectuelle de la présence de Marie.

Le maternel amour et les faveurs de cette douce Mère pour nous se manifestent maintenant avec tant d'éclat et d'évidence qu'il ne peut y avoir à ce sujet la moindre arrière-pensée ni le moindre soupçon d'illusion où d'un mélange quelconque de sentiments d'ordre naturel. Elle m'a prise sous sa maternelle conduite et direction, pareille à la maîtresse d'école qui conduit la main de l'enfant pour lui apprendre à écrire. Tandis qu'il écrit, cet enfant ne bouge pas la main que son professeur ne la dirige et guide ; et l'enfant se laisse mouvoir et guider par la main du maître.

Je me trouve de même entièrement placée sous l'autorité de cette très douce Mère, qui me conduit et me dirige ; et mon regard demeure sans cesse fixé sur Elle afin de faire en toutes choses ce qui lui plaît le plus et ce qu'Elle veut. Et Elle daigne aussi me montrer clairement, me faire comprendre et connaître ce qu'Elle désire en telle ou telle circonstance, qu'il s'agisse de faire une chose ou de ne pas la faire. Il me serait pour ainsi dire impossible d'agir autrement, du fait qu'Elle demeure presque sans interruption en face de mon âme, m'attirant de si aimable et maternelle façon, me souriant, me stimulant, me conduisant et

m'instruisant dans le chemin de l'esprit et dans la pratique de la perfection des vertus. De la sorte je ne perds plus un seul instant le goût de sa présence à côté de celle de Dieu.

Cette vue et représentation intellectuelle, n'entraînant aucun élément grossier, n'introduit dans l'âme ni multiplicité aucune, ni moyens médiats ; mais cela se passe au contraire dans une très tranquille simplicité.

Attitude filiale à l'égard de Marie et promesse de lui obéir. L'âme perçoit mieux la direction mariale qui lui montre à pratiquer les vertus d'une manière plus parfaite.

Notre intelligence et notre cœur sont orientés vers Elle, et comme d'un enfant très aimant, innocent, affectueux, docile et soumis, ils sont tout portés à donner satisfaction à cette aimable Mère, à lui plaire, à lui obéir, ne mouvant à nul objet quelconque ni les puissances intérieures de l'âme, ni les membres du corps, si ce n'est qu'Elle l'ordonne, y invite ou les y conduise.

Il m'a semblé aujourd'hui qu'Elle me stimulait, qu'Elle demandait de moi que je Lui fasse une offrande totale, un don complet, un sacrifice de tout mon être, – cœur, âme et corps, avec toutes leurs puissances. Et j'ai fait cela. Je me suis foncièrement expropriée de mon "moi", et lui ai tout offert et tout donné en pleine propriété, ne m'appartenant plus à moi-même, mais toute à Elle. J'ai fait en quelque sorte un vœu d'obéissance, promettant d'être attentive à obéir en toutes choses à sa volonté, à ses inspirations, et à suivre la conduite et les indications qu'il lui plairait de me donner, sous la réserve d'assentiment de mon Père spirituel.

Depuis que j'ai fait cela je ressens sa direction et son action d'une manière bien plus sensible, plus claire et plus certaine, dans tout ce que je dois faire ou laisser de faire, comme si Elle me menait par la main vers tel objet ou vers tel autre.

Quand il me faut changer de travail ou modifier mon activité, tous les sentiments de mon cœur semblent couler comme spontanément vers cette tout aimable Mère, avec tendresse, douceur, affection, docilité, respect, obéissance et soumission ; et c'est comme le regard rapide levé vers Elle, d'un bon petit enfant qui veut se rendre compte si telle chose Lui plaît ou non et si, par conséquent, cela plaît ou déplaît à son Fils aimé, avec qui Elle est un seul.

Il me semble éprouver l'aide et le secours de cette mienne très aimable Mère de la même façon que sainte Thérèse les éprouva de la part de saint Joseph, quand sa prière et ses exercices intérieurs déviaient un peu, et que saint Joseph les faisait de nouveau marcher droit. L'aimable Mère agit de même pour moi, avec une évidente affection et sollicitude maternelles. Elle m'infuse lumière et science pour mieux connaître et pratiquer les vertus.

Lorsqu'il m'arrive par ignorance de faire quoi que ce soit qui aille à l'encontre de la perfection, – ne fût-ce que le plus petit ombrage apparent à la vraie vertu, et surtout en matière d'humilité, de pureté du cœur ou de pur amour de Dieu, – aussitôt elle m'apprend à m'en corriger, me donne un surcroît de lumière et de prudence dans ces occasions. De même encore, lorsque la pureté intérieure se trouve diminuée par quelque immixtion des puissances inférieures ou du fait d'avoir considéré les créatures trop en dehors de l'Unité divine et de la Simplicité de Dieu, elle me montre à simplifier mes considérations, à purifier mon âme en Dieu, à la séparer de toutes choses qui ne sont pas Dieu ou tout du moins déiformes. Il me semble qu'un rayon jaillisse de son cœur maternel, me donnant la clarté dans laquelle je vois ces choses et le ferme vouloir qui me permet de les pratiquer.

Présence de Marie et repos d'amour en elle.

Pendant la prière, je La vois un peu plus près de moi, à mon côté droit. Parfois je repose dans ses bras et parfois sur ses genoux, avec le sentiment très doux et tendre d'un innocent amour qui me blesse et qui me brûle ; mais parfois aussi, avec une véhémence passionnée et subite, avec des élans du cœur ou autres manifestations passionnées, comme d'un enfant qui aime. Mais tout cela se tempère avec aisance pourvu qu'on n'y donne pas trop d'aliment.

Elle m'apprend ici d'une manière très précise comment je me dois comporter en la présence de Dieu et que, dans la possession et la jouissance de Dieu seul, je ne puis introduire aucun intermédiaire, c'est-à-dire ne rien tolérer dans mon intérieur qui ne soit pas purement de Dieu ou d'Elle-même.

Parfois le sentiment, la vue et le souvenir de cette si aimable Mère me font défaut ou s'atténuent, comme chez l'enfant qui, s'endormant sur les genoux et sur le sein de sa mère, en perd aussi la conscience et le souvenir. Mais, malgré cela, grâce à l'amoureuse et intime adhérence à Dieu seul en parfaite tranquillité et recueillement de toutes les puissances de l'âme, et grâce aussi au profond silence intérieur, l'âme, aimant d'une très pure, intime et simple manière, vient à tomber dans un sommeil d'amour. Là, perdant notion de toute différence et délivrée de tout retour sur son moi, elle est occupée d'une manière absorbante de l'Un divin et elle s'y endort amoureusement.

La persévérance dans la pratique de la vie mariale finit par rendre l'âme conforme à Marie.

Par une grâce que je reçois hors du temps de la prière, l'aimable Mère m'est représentée comme un modèle ou un exemple, afin que, dans ma vie et dans mes actes, je copie sa vie et ses vertus. La perfection de sa nature et de ses vertus m'est très clairement montrée ; car, fixant sur Marie le regard de mon âme, je vois l'ensemble de ses excellentes vertus comme jamais encore je ne les ai connues.

Cette vue ou considération s'opère très simplement dans l'esprit, non pas dans la forme de quelque réflexion ou discours de la raison, mais seulement par un simple regard, par une connaissance et une amoureuse étreinte de la vérité qui m'est montrée et qui s'imprime en moi comme dans un miroir. Contemplant l'aimable Mère, je vois d'un même regard tout ce qui se découvre en Elle, comme dans un miroir sans taches.

Si cette faveur devait perdurer un peu, il me semble que j'aspirerais, que je boirais l'esprit, la nature, les vertus de l'aimable Mère, tellement que, – ce me semble, – je Lui deviendrais très semblable en beaucoup de choses. (Toujours évidemment selon notre façon de parler, car personne ne peut atteindre à la perfection de ses vertus.) Il me semble cependant que si cela devait continuer, ma nature serait retournée sens dessus dessous, tellement je devrais éprouver de transformations en moi.

Oh ! Je serais si bonne, si tendre, si accueillante, si aimable, si douce, si humble, si agréable, généreuse et charitable pour tout le monde, sans excepter personne. Et si ma pauvreté m'empêche de réaliser en fait cette générosité et cette charité à l'égard de tous ceux qui sont dans le besoin, il me faudra néanmoins porter ces vertus profondément enracinées en moi, avec une propension du cœur, un amour, une compassion et le désir d'aider tout le monde, s'il était en mon pouvoir de la faire, priant mon Bien-Aimé et l'aimable Mère de daigner susciter quelqu'un qui le puisse effectivement. Quoique notre nature soit déjà bien transformée en ces matières, il faudrait qu'elle le fût encore davantage si je venais à m'assimiler la nature et l'esprit de ma très aimable Mère, comme un vrai enfant, afin de lui ressembler autant qu'il serait en mon pouvoir.

Peut-être m'arrivera-t-il encore de temps en temps de faire du travail peu soigné, de m'oublier quelque peu dans l'exercice de ce continuel regard levé sur Elle, ou dans cette exacte reproduction ou copie de ses vertus, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; ou encore dans cette soumission constante et cette attention à sa direction, à sa conduite, à sa motion, à son inspiration. Mais, dès l'instant que je remarque d'avoir dévié, je me jette humblement aux pieds de l'aimable Mère et lui demande affectueusement pardon. Et puis je continue avec autant de paix, d'amour, de confiance, de douceur, d'inclination, et de tranquillité de regard qu'auparavant, sans me tenir pour cela plus éloignée d'Elle. Car je me représente que, dans cette nouvelle vie, je suis tout pareille à un petit enfant qui tombe encore souvent et qui trébuche quand il marche, à cause de la faiblesse de ses petits pieds. Mais petit à petit, il lui vient plus d'assurance.

Sur l'inspiration de la Sainte Vierge, elle prend l'habitude d'implorer sa bénédiction avant les repas. Présence plus intime de Marie dans l'âme, même hors le temps de l'oraison.

L'aimable Mère m'inspire et semble désirer de moi qu'avant que je ne prenne quelque nourriture ou boisson, je lui présente d'abord ces choses, et que je lui demande humblement de les bénir et de daigner sanctifier ces mets et ces boissons, afin que, sanctifiés par sa bénédiction, ils puissent constituer et donner un si saint aliment à mon corps qu'ils le sanctifient et le rendent tout divin, qu'ils le purifient de toute mauvaise inclination au moindre péché, et que par ce moyen je puisse parvenir à l'innocence primitive d'Adam.

Depuis lors j'ai commencé de mettre cette chose en pratique et je l'ai enseignée aussi à d'autres. Cela se pratique avec une foi merveilleusement vivante, avec confiance et amour, parce que cela me semble par trop évidemment montré et commandé par l'aimable Mère.

Peut-être estimera-t-on que j'agis maintenant d'une manière beaucoup plus matérielle que je n'avais accoutumé ; mais il n'en est rien. Car c'est tout un et le même esprit qui agit toutes ces choses en moi, par moi et avec moi sans qu'il s'y mêle aucune sollicitude de ma part. Et cela découle comme naturellement de mon fond, sans mon intervention, comme si j'y étais incitée et forcée par une douce nécessité. Je conserve par ailleurs une grande liberté et indifférence d'âme, sans attache à quoi que ce soit, prête à tout moment à me conformer à tout ce qu'il plaît à l'esprit de faire ou de ne pas faire et sans préférence pour l'une ou pour l'autre chose.

Aujourd'hui, 4 octobre 1668, dans la vue intellectuelle que j'ai de l'aimable Mère il se mêle moins encore d'éléments imaginatifs, mais, à ce qu'il me paraît, cette opération est plus spirituelle et plus simple. Marie m'est présente dans le sentiment, dans le cœur et dans l'intelligence par un tendre amour, par une affectueuse adhésion en esprit et selon un mode plus paisible, plus intime et plus dégagé de toute image. Maintenant, en effet, l'âme se sent attirée à demeurer dans une intime fruition de Dieu présent en moi, et Dieu se manifeste à mon âme d'une manière toute nouvelle. Dans la jouissance de ce Bien je reste, pendant tout le temps de la prière, brûlante d'amour.

Et puis, hors du temps de l'oraison, voici que mon tendre amour monte de nouveau comme en bondissant vers l'aimable Mère. Passant par quelque endroit où se trouve une de ses images, il m'est impossible de passer outre sans la saluer affectueusement, dans un sentiment d'intime exaltation et le cœur en joie. Et je lui dis : "Salut, ô Reine, Mère de miséricorde ; notre vie, notre douceur, notre espérance..." ; ou encore : "Je vous salue, Fille

de Dieu le Père, Mère de Dieu le Fils, Epouse du Saint-Esprit ; je vous salue, ô Temple de la Très Sainte Trinité..."

Tout cela s'opère avec une profonde intelligence du sens et des mystères cachés sous ces paroles ; et cette intelligence cause en nous une merveilleuse satisfaction, un goût et une douce saveur.

Réfléchissant à l'incomparable bonté et à la complaisance de cette tout aimable Mère à mon égard, je m'efforce de sombrer dans une profondeur d'humilité et dans la confusion d'avoir reçu de telles grâces et faveurs que jamais je n'ai pu mériter. Et cette considération me jette dans une plus grande admiration, par laquelle se trouvent redoublés notre amour et notre tendresse pour Elle. Le cœur débordant pour ainsi dire de reconnaissance éclate et s'écrie : "Ô ma très chère Mère ; ô ma colombe ; ô la plus aimable, la plus belle de toutes les femmes ! Ô vous, la plus excellente de toutes les créatures ! Ô la plus bienveillante, la plus éminente et la plus puissante auprès de Dieu ! Combien je me réjouis de votre bonheur et de ce que vous soyez Celle que vous êtes... Oh ! Que n'ai-je le pouvoir de vous faire aimer de tous les hommes !..."

Manière nouvelle de vivre en Dieu et en Marie en pur esprit, que l'on peut nommer "vie essentielle en Dieu et en Marie".

Voici qu'il m'est intérieurement enseigné une autre manière de vivre en Dieu et dans l'aimable Mère, non plus une manière savoureuse, expérimentale, sensible, comme celle dont j'ai parlé, mais bien une vie faite de certitude de foi et de pauvreté d'esprit. Sa grande force et sa constance produisent la perfection des vertus, mais elle n'est plus nourrie ni soutenue par le doux influx des grâces sensibles, du tendre amour, etc. C'est tout comme s'il m'était dit : "Monte plus haut, mon amie, au-dessus du sentiment, au-dessus de l'expérience et des saveurs ; dépasse toutes les images ; nage par-dessus tout cela afin que, sans le stimulant des grâces sensibles, tu atteignes une vie essentielle en Dieu et dans l'aimable Mère". Et je crois alors remarquer et découvrir que tout le reste n'était que jeu d'enfant, que mon âme ne daignerait même plus regarder. Car, instruite par cette lumière si spirituelle à distinguer quelle est la meilleure part, l'âme a reçu une telle sagesse qu'elle est devenue comme amoureuse de cette vie pauvre, dépouillée, délaissée, vide de consolations et de secours. Elle se sent à ce point courageuse, généreuse, forte, puissante, qu'elle demanderait volontiers au Bien-Aimé qu'il la prive de toutes douceurs et prévenances, comme un enfant qui aurait le désir d'être sevré du sein maternel pour être nourri d'un aliment plus substantiel. En outre, la suprême indifférence et ma soumission au bon plaisir du Bien-Aimé et de l'aimable Mère me laissent sans volonté comme sans désirs.

Je crois que le Bien-Aimé me donne cette connaissance pour deux raisons : d'abord afin que je ne m'appuie sur rien du tout et que je n'attache plus aucune importance à rien, pas même s'il plaisait à la Bonté divine de me donner deux fois autant de grâces savoureuses et sensibles ; puis, en second lieu, afin que je sois gardée dans un complet détachement et libre de toute subtile attache à quelque mode, manière ou opération ; afin que, sans attacher mon affection à rien et sans être à rien liée, dans une parfaite liberté d'esprit, je sois prête toujours, et docile à tout moment à me porter immédiatement au moindre signe intérieur à telle ou telle autre chose où l'esprit divin nous veut pousser, me laissant conformer à toutes les formes, à tous les modes selon le désir du Bien-Aimé et de l'aimable Mère. Mon intérieur doit être pareil à une cire complaisante et malléable pour recevoir les empreintes de divers sceaux, sans opposer la moindre résistance à ces empreintes, qui sont les opérations de l'Esprit.

Continuation de la vie mariale en vraie fille de Marie, guidée par elle en toutes choses.

En moi se poursuit cette vie en Marie, et par Elle en Dieu. Comme par le passé, elle est toute d'humilité, de soumission, d'obéissance, et je reste comme un enfant sous la direction et l'autorité de ma tout aimable Mère, de la manière que j'ai décrite déjà.

Aujourd'hui la disposition de mon âme fut surtout un repos ou sommeil d'amour dans les bras maternels, sur son sein, sur ses genoux ; un repos très doux, tendre et innocent, tandis que mon cœur est blessé d'amour. Oh ! Mon désir est alors si intense de plaire en toutes choses à cette douce et aimable Mère, de Lui être agréable et de faire ce qu'Elle aime le mieux ! Il y a dans mon âme une si appliquée et effective attention à percevoir le moindre signe intérieur marquant sa préférence dans l'une ou dans l'autre chose ! Le cœur est prêt à se porter vers tout objet où pourrait s'être arrêtée la volonté ou le bon plaisir de l'aimable Mère, et je ne craindrais ni le travail, ni la difficulté, ni le tracas, ni la peine, ni les incommodités de n'importe quelle éventualité.

Ah ! combien je me sens enamourée d'Elle quand je pense à sa si grande bienveillance et à son maternel amour pour nous ! L'amour fut aujourd'hui d'une si brûlante chaleur en nous, et si violent que j'eusse bien crié, fait de grands gestes et agi à la manière d'une personne ivre ou folle à moitié. Si ce brasier d'amour avait dû s'aviver encore quelque peu, je me serais vue forcée d'avoir recours à des rafraîchissements externes sur la poitrine, dans la région du cœur ; car il me serait impossible de soutenir un plus grand feu d'amour, puisque celui-ci déjà me force à le manifester extérieurement. Quelle force cet amour divin ne donne-t-il pas à l'âme pour entreprendre de vigoureux et virils travaux quand le Bien-Aimé et l'aimable Mère l'exigent d'elle et pour accomplir dans les moindres choses leur bon plaisir ! Je crois qu'elle vous ferait traverser en courant des barrières de feu ou des lignes d'épées.

Je ressens toujours l'action de l'esprit stimulant, ordonnant et dirigeant de l'aimable Mère et, pour ainsi dire, dans tout ce que je dois faire ou ne pas faire. Et je lève vers elle un regard très tendre, doux, innocent, un regard d'enfant désireux de connaître ce qui lui plaît le mieux en toutes choses, même dans les moindres, et voulant accomplir les plus chères volontés. Si bien que je sens pouvoir dire en toute vérité que l'aimable Mère est mienne, et que je suis sienne. Elle est toute pour moi, et je suis toute pour Elle, car je lui appartiens toute et ne m'appartiens plus. (Elle écrit ces lignes en octobre 1668).

Visite de la Sainte Vierge et attitude plus aimable encore et familière.

Le 26 octobre 1668, je me trouvais en grande inquiétude et tracas, parce que j'appréhendais d'entrer en bonne estime dans l'opinion des gens, grâce à l'intervention d'une certaine personne. Après quelques heures l'aimable Mère s'est montrée à moi intérieurement, m'attirant d'une façon très aimable et maternelle, et m'invitant à venir reposer sur ses genoux. J'ai fait ainsi, et fus alors bien gentiment cajolée et caressée par ma bien-aimée Mère, comme une enfant chérie. Je fus toute consolée par sa présence infiniment agréable ; et toutes les tristesses antérieures et la peine de mon cœur disparurent bientôt. Pourtant, l'aimable Mère me montrait clairement que la tristesse et la crainte d'être estimée et honorée du monde ne Lui déplaisait pas, mais qu'elle Lui plaisait bien plutôt, et qu'il fallait qu'il en fût ainsi, et que le contraire ne valait rien.

Il m'était si inexprimablement agréable, délectable et consolant de reposer sur ses genoux de Mère, que tout me paraissait amer ou sans saveur de ce que l'on peut trouver chez l'homme et dans le monde. L'aimable Mère me dit que je devais me tenir à l'écart des gens et séparée d'eux afin que, dans le parfait silence et dans la solitude, il me fût possible d'avoir ma conversation et mon commerce avec Elle. Elle me dit qu'Elle avait l'intention de se montrer dorénavant très aimable et familière dans ses rapports avec nous, à la façon d'une Mère aimante à l'égard de son enfant bien-aimé.

Ce repos sur les chers genoux dura quelques heures, et l'aimable Mère me fit alors connaître que le Frère Charles se réjouissait maintenant en Dieu et qu'il était au Ciel, comme je l'ai écrit plus au long dans un autre endroit.

Poussée à vivre en Marie, l'âme en demeure comme ravie.

Le 5 avril 1669 il m'est encore une fois venu cette inspiration de vivre dans, par et pour Marie en même temps qu'en Dieu, pour et par Lui ; chose dont j'ai déjà parlé au long et au large à Votre Révérence.

Je jouis d'Elle et suis unie à Elle très éminemment, purement, simplement, d'une manière tout abstraite et spirituelle, en esprit et sans intermédiaire comme si Elle ne faisait qu'Un avec l'Être sans image de Dieu. En Effet : l'âme, Dieu et Marie ne sont plus alors qu'un seul, du fait que mon âme se trouve très simplement et profondément absorbée en Dieu et en Marie. Ceci a lieu surtout, me semble-t-il, pendant la prière et s'accompagne de certains effets extatiques, car il y a pour lors, plus que dans le passé, de l'insensibilité et paralysie du corps, suspension sensorielle, sommeil des puissances et ainsi de suite. L'âme paraît conduite hors du corps et je cours le danger de confusion, principalement en recevant la sainte communion, car j'ai peine à revenir à moi et n'ai plus guère la force ou la présence d'esprit d'ouvrir la bouche. Quoique tout ceci ne dure pas longtemps.

Ceci commence à l'ordinaire par une certaine surabondance et par une flambée d'amour pour Dieu et pour l'aimable Mère, avec des bondissements intérieurs et une exaltation du cœur, tandis que je me sens toute vaincue par un amour doux, tendre et cependant vigoureux. Et de cet amour je suis spirituellement enivrée, ou du moins très joyeuse dans l'esprit, comme si toutes les puissances de l'âme, tant inférieures que supérieures, avaient été copieusement nourries et désaltérées.

Fruition de Dieu et de Marie dans leur union. Parfois Jésus, Marie et Joseph, deviennent, dans leur union, un objet unique de contemplation.

Cette fruition et union en Dieu et Marie a lieu pour ainsi dire sans image, car tout cela s'opère d'une manière très élevée, très en esprit et abstraite de tout ce qui pourrait tomber dans le domaine de l'imagination et de la sensibilité. Seule existe encore une très spirituelle mémoire ou souvenance de Dieu et de Marie unie à Dieu et en Lui. Et d'accord avec cette contemplation et avec cette pensée qui nous montre Marie une avec Dieu, notre amour aussi coule ou flambe tout entier vers Dieu et tout entier vers Marie, comme vers un seul et simple objet.

La même chose se passe dans notre vie de chaque jour, lorsque je lève vers Dieu un regard d'amour, désireuse de faire en toutes choses ce qu'il Lui plaît que je fasse ou ne fasse pas. Car alors ce même regard atteint en même temps l'aimable Mère, dans une très grande simplicité, tranquillité et certitude intérieures. Et, par conséquent, ceci me paraît être une perpétuelle contemplation, une perpétuelle fruition et union en Dieu et avec Marie en Dieu. Car mon âme n'est pour ainsi dire plus séparable de cette contemplation, du fait que la

mémoire, l'intelligence et la volonté se trouvent tout essentiellement adhérentes à Dieu et à Marie en lesquels leur souvenir, leur connaissance et leur amour sont comme insérés.

Il ne m'est pas possible de me faire comprendre davantage par des paroles, pas plus que de dire le mode selon lequel je me sens possédée, conduite et vécue par l'esprit de Marie. Et comment je reçois dans mon âme l'influx divin de son esprit et par son esprit, cela aussi devra rester dans ma plume.

Parfois est compris dans ce commerce l'aimable Père saint Joseph ; mais ceci n'arrive pas souvent. Ce sont en vérité de merveilleuses choses qui se passent en moi, et dont je n'ai jamais rien entendu ni rien lu. Je crois même que l'on aurait peine à y ajouter foi si l'on n'a pas eu quelque expérience de pareilles chose. Et pourtant il en est ainsi. Mon Bien-Aimé sait que je ne mens pas.

Mais quelles paroles trouverai-je jamais pour exprimer ces expériences et pour les bien faire comprendre ? Je n'en trouve pas, et ce n'est que de loin, par manière d'énigme ou de similitude, que je puis signifier la réalité de ce qu'il en est.

Jésus, Marie, Joseph, sont pour lors si simplement et spirituellement dans le regard et dans la connaissance de l'intelligence, et si simplement et spirituellement aussi dans la mémoire et dans la volonté qu'il semble que les trois ne sont qu'un seul. Car en ces trois êtres se trouve une merveilleuse correspondance de volonté et d'amour ; et non seulement une concordance, mais une incompréhensible union dans le lien de l'amour et dans l'unité d'esprit, puisque Marie et Joseph sont revêtus, remplis et saturés à la fois de l'esprit divin et de l'esprit humain de Jésus, et, dans ce sens, unis et un avec Lui.

Et c'est ainsi qu'ils sont l'objet de mon regard intérieur et de l'adhésion de mon amour. Il me paraît qu'il y a là, d'une certaine façon, une autre sainte Trinité : trois, mais un seul : et un-trois ; non pas essentiellement de par leur nature, mais bien par participation de la grâce et par une emprise et transformation réalisées par l'Esprit divin.

Lumière sur l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge Marie. Désir de la proclamation du dogme.

Le 12 novembre 1668, voyant qu'on se préparait à fêter triomphalement le jour de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge et Mère de Dieu, je fus saisie d'une exceptionnelle satisfaction et grande joie, dont notre cœur semblait déborder. Alors le Bien-Aimé et surtout l'aimable Mère m'ont très clairement dit ou fait voir la vérité de ce mystère : qu'Elle fut conçue sans la plus petite tache, par la grâce de Dieu Tout-Puissant. Car Dieu,

l'ayant de toute éternité choisie pour être sa Mère, Il n'a pas permis ni voulu que ce germe béni fût un seul instant souillé ou conçu dans le péché.

Ma tout aimable Mère m'a dit expressément que ceci était véritable, et me l'a affirmé avec une telle certitude et sans crainte du moindre doute que même jusqu'à cette heure – et il y a dix-sept jour de ceci – je reste toujours prête à donner mon sang et ma vie pour attester tout cela et le défendre.

Aussi me semble-t-il étonnant que l'on puisse encore trouver l'une ou l'autre personne qui n'accepte pas de tout son cœur cette vérité de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, et il m'est venu un brûlant désir de prier Dieu qu'il Lui plaise de pousser avec force Sa Sainteté le Pape de Rome à ne plus remettre davantage et à proclamer cette vérité comme un dogme de notre sainte foi.

Dieu agit parfois de diverses façons sur les puissances de mon âme. Mais je demeure alors passive, bien résolue à me tenir en l'incommensurable grandeur de Dieu. Tout d'abord, il m'infuse un tendre, doux et filial amour envers l'aimable Mère et me dicte des exclamations amoureuses. Il confirme aussi les lumières concernant cet éminent mystère de l'Immaculée Conception, comme il m'est arrivé déjà il y a un an jour pour jour.

Je reçus encore une motion puissante me stimulant à prier pour divers objets avec une expérience et un sentiment certain d'être souvent exaucée.

Un grand désir m'est venu, et j'ai prié avec ardeur et supplié Dieu qu'il Lui plaise d'inspirer le Pape et de le mouvoir irrésistiblement à définir le mystère de l'Immaculée Conception et à le proclamer comme un dogme de foi. Seigneur, vous savez pourquoi le Saint-Siège tarde si longtemps à donner cette proclamation. Et cependant, mon Bien-Aimé et l'aimable Mère m'ont donné de ceci une connaissance si certaine, une certitude intérieure, et cela avec tant d'évidence, que je suis prête à confesser cette vérité au prix de mon sang et de ma vie. (Ceci est extrait d'une Lettre datée de novembre 1668. Note de l'éditeur, le P. Michel de Saint-Augustin.)

Je ne sais pourquoi j'ai tant de zèle, d'attrait et de dévotion pour ce mystère : et bien plus que pour n'importe quelle autre fête de l'aimable Mère. Pendant les quelques jours qui précèdent la fête et puis le jour même je ressens en moi une joie du ciel qui se manifeste et se répand dans tout mon être, même extérieur. Mes sœurs n'ont pas manqué de s'en apercevoir, car je suis comme privée de raison par cet amour pour notre aimable Mère que j'appelle : "ma Colombe" dans un sentiment de très tendre affection.

Cela me paraît produire un nouvel esprit et une grande augmentation de grâces qui me poussent surtout à aimer avec ardeur Jésus et Marie. Cet amour me conduit à leur plaire du mieux que je puis et en toute chose, intérieurement et extérieurement. Il me pousse encore à imiter d'une façon parfaite leurs vertus. De là naît un grand zèle pour tout ce qui les

touche : à savoir : le zèle pour le bien des âmes en général, et plus particulièrement le zèle pour le bien de notre saint Ordre, parce que celui-ci appartient spécialement à l'aimable Mère et qu'il est son Ordre.

Reprise de l'intervention mariale. L'âme comprend que Marie est toujours prête à la secourir.

Au jour de la sainte Agathe, en 1669, l'aimable Mère nous est de nouveau apparue. Cela avait commencé dès le matin, tandis que je lisais l'office, et se continua pendant l'oraison qui suivit. Cela commença à se manifester par une invocation inattendue et spontanée, si douce et tendre que je n'en avais plus fait de pareille depuis longtemps ; tandis que j'éprouvais une innocente attirance d'enfant pour ma très chère petite Mère, – car tel est le nom que je Lui donnais.

Cette présence m'était toute nouvelle et souverainement agréable, car il me semble que voilà bien deux mois que je ne l'avais plus vue auprès de moi et que je n'avais plus senti sa douce présence ni son aimable et maternelle complaisance. Et pourtant, il m'arrivait souvent, je crois, de jouir de cette grâce avant que je ne fusse fiancée à mon Bien-Aimé.

Mais je comprends bien maintenant que si Elle m'avait retiré ses maternelles visites et sa présence fréquente, ce n'était pas qu'il y eût une diminution d'affection maternelle, ni même que l'une ou l'autre faute de ma part ne L'eût fait se retirer ou s'éloigner de nous. Sans doute Lui ai-je bien donné par-ci par-là et indirectement l'occasion de s'écarter de nous à cause de mes imperfections de chaque jour et parce que, dans tout ce que je devais faire ou ne pas faire, je ne me suis pas toujours comportée aussi purement qu'il m'était montré par les instructions, que fort indignement, j'ai reçues d'Elle il y quelques mois. Mais, malgré cela, son extraordinaire bienveillance et la maternelle affection qu'Elle semble très spécialement avoir pour nous l'ont empêchée de considérer avec un trop grand déplaisir toutes nos déficiences, sachant bien par ailleurs la fragilité de la nature humaine aussi que, par la grâce de Dieu, les intentions de mon cœur furent toujours droites. Mais Elle est demeurée loin de nous, ne m'a plus visitée ni donné ses soins et, d'un mot, Elle n'agissait plus avec nous comme par le passé parce qu'il semble qu'à présent cela ne m'est plus aussi nécessaire. Et Elle me laisse seule avec mon divin Fiancé.

Mais dès qu'il se présente la moindre nécessité de nous témoigner sa maternelle affection, de nous prodiguer ses soins et ses secours, aussitôt je constate qu'Elle ne m'a pas oubliée, que ses yeux de Mère sont toujours fixés sur moi, et qu'au moindre péril, au moindre assaut du Malin, Elle serait toujours prête à me secourir aussitôt, à venir me consoler ou m'instruire, à me reconforter et à m'armer contre toutes les ruses et tromperies de l'Ennemi ou de ma propre et corrompue nature qui, elle aussi, n'est qu'une ennemie.

C'est à ses louanges et à sa gloire que je dirai donc ces choses qui me sont devenues très évidentes, afin que Votre Révérence veuille avec moi La louer et remercier ; mais aussi, afin que Votre Révérence y trouve un nouveau stimulant et qu'elle ait grande confiance en l'aimable Mère, cherchant comme un enfant, – très simplement et affectueusement, – son refuge auprès d'Elle, Lui faisant connaître pleinement aussi et en toute confiance tous nos besoins, ceux de notre intérieur comme les autres. Car j'ai compris que cette façon d'agir Lui plaît beaucoup.

Confirmation et justification de cette intervention de Marie.

Mon Révérend Père, je ne puis craindre un seul instant que dans tout ceci il y ait eu quelque tromperie de l'Ennemi ou bien que ce n'eût été qu'une simple impression de ma part ou le produit d'un travail de la pensée et de l'imagination. La réalité me semble aussi éloignée de tout cela que le ciel est distant de la terre. Oui, il me paraît impossible de croire que ce fût l'une de toutes ces choses que je viens d'énumérer, et j'ai pour cela beaucoup de raisons que je veux vous exposer ici.

Tout d'abord, il ne se peut pas que ceci soit produit par l'intelligence ou l'imagination, parce que celles-ci pendant tout ce temps, sortaient comme par saillies, paraissant être préoccupées d'autres choses et quelque peu distraites, et faisaient réflexion sur bien des sujets étrangers. Cette disposition d'ailleurs me causait du souci et m'était fort incommode parce qu'il ne m'était guère possible ainsi de maintenir ces facultés dans le calme et le recueillement. Il me semblait fort déraisonnable et contraire au respect dû, que dans un pareil moment où l'on reçoit de telles grâces et où l'on jouit de cette majestueuse et sur-aimable Présence, ces puissances ailées fussent si glissantes et quelque peu dissipées, alors qu'il eût été convenable qu'en une telle circonstance elles fussent au contraire très attentives, recueillies et silencieuses. Mais sans doute a-t-il plu au Bien-Aimé qu'il en fût ainsi, afin de pouvoir mieux faire la distinction et d'être capable d'atteindre dans la suite à une connaissance plus claire de la vérité me permettant de tout mieux expliquer à Votre Révérence et le lui certifier.

Alors j'ai laissé courir la pensée et l'imagination, et j'ai fait effort pour ne plus m'occuper d'elles, demeurant avec la seule puissance affective, – en toute simplicité et tendresse, – orientée vers ma très chère petite Mère, me reposant tantôt sur ses genoux et tantôt sur son sein, à la manière, pour ainsi dire, des petits enfants que leur mère a pris dans ses bras. Je lui parlais dans un sentiment de doux et tendre amour, mais les paroles n'étaient dites ou même formées qu'à moitié, comme Votre Révérence a décrit cette chose dans l'Introduction du IV^e Traité.

Je disais entre autre : "Mon aimable petite Mère, où avez-Vous été tout ce temps ? Voilà si longtemps que je ne Vous ai eue près de moi ! Comment se fait-il que Vous ne veniez plus chez moi comme Vous aviez accoutumé ? Est-ce que je ne suis pas Votre enfant ? Et n'êtes-Vous pas ma chère petite Mère ?" Ses réponses à mes paroles étaient certaines connaissances et certains sentiments infus dans l'âme ou dans le cœur, lesquels me donnaient un gage certain que tout était fort bien, et que dans le besoin Elle m'assisterait encore comme une Mère aimante et comme Elle le faisait dans ce moment même.

Supplication à Marie. Lumière concernant un état plus parfait de pureté intérieure et d'humilité.

Je la suppliai encore vivement qu'Elle daignât m'apprendre à plaire le plus parfaitement à mon divin Fiancé, lui disant : "Bonne petite Mère, vous savez le mieux ce qui est agréable à mon Bien-Aimé ; Vous savez pleinement son aimable volonté. Chère petite Mère, placez en moi Votre esprit de soumission, afin qu'il ne m'arrive pas d'user mal des faveurs et des grâces divines ni de les gêner. Faites que toujours je puisse plaire à mon Bien-Aimé..."

Je lui adressais fréquemment de ces naïves apostrophes, mais elles étaient plus intérieures et moins expressément formulées. Il ne me paraissait pas nécessaire d'exprimer tout au long mes désirs et mes souhaits d'enfant, puisque l'amour sait bien se faire entendre, et que l'aimable Mère, voyant même le fond du cœur, sait bien ses amoureux et déiformes désirs et affections. Et l'âme s'en est ainsi remise à sa maternelle disposition, à ses soins, à son amour avec l'entière confiance qu'Elle fera bien tout ce qu'il faut sans qu'il soit besoin de beaucoup de paroles importunes. D'ailleurs, ceci ne serait pas dans la manière des enfants très bons et bien élevés. Il suffit à l'âme de savoir que sa bonne petite Mère est toute bienveillante et pleine d'amour maternel, et qu'en temps voulu Elle saura agir comme une vraie Mère.

Ces connaissances infuses qu'il me semblait recevoir de ma douce chère petite Mère contribuèrent beaucoup à me donner une plus grande et plus parfaite humilité et à simplifier encore mes puissances internes. Elles produisirent aussi d'autres connaissances qu'il m'est difficile de transposer en paroles. Je n'en ai pu retenir que la substance, à savoir qu'elles me laissaient entrevoir une pureté intérieure plus parfaite à laquelle l'on n'atteint jamais entièrement aussi longtemps que nous vivons ici-bas, tout comme dans l'amour de Dieu et dans la connaissance de soi.

Il me semble qu'Elle m'enseignait à tenir bien secrète les faveurs et les grâces de Dieu, et qu'il fallait me garder de dire jamais certaines choses qui pourraient tendre à ma propre louange, ou de me vanter de n'importe quoi, – encore que ce fût naïvement et par inadvertance – ; car le Malin y trouverait occasion de me tenter et de m'assaillir. Elle me fit

voir que j'avais été parfois fautive à cet égard, et qu'il fallait me corriger de cela par une plus grande attention et prudence.

Ceci m'a vivement engagée à prier Votre Révérence de ne faire connaître à personne, aussi longtemps que je vivrai, les faveurs et les bontés dont Dieu comble mon âme, à moins toutefois qu'il n'y ait nécessité de le faire pour prendre l'avis d'un homme d'expérience ou de science. Mais il faut alors avoir éprouvé sa discrétion, car sinon les gens finissent toujours par savoir la chose, et il est certain que cela causerait dommage à mon âme. Et il me serait très pénible s'il arrivait une telle chose par la faute de Votre Révérence. Si j'insiste c'est tout simplement parce que je sais que je ne suis pas très humble.

Confirmation par les effets de la réalité de ces enseignements mariaux.

Ce qui m'assure encore et confirme que tout ceci ne fut pas une duperie de l'Ennemi, c'est que mon âme a reçu alors une onction produisant en elle des effets tout divins ainsi qu'une disposition vertueuse éminente qui, l'une et l'autre, perdurèrent dans la suite. Voici d'ailleurs quels furent ses effets : un humble, doux et tranquille amour envers cette aimable Mère ; le sentiment doux et intime d'être réduite à rien et portée à toutes sortes d'humiliations et de soumissions ; une observation et une surveillance étroite exercée sur moi-même ; une médiocre estime et une défiance de moi avec, au contraire, une haute estime des autres ; enfin, je me sentais attirée et instruite à aimer d'un très pur amour Dieu et l'aimable Mère et à fermer mon cœur et ma sensibilité à tout ce qui n'est pas Dieu.

Il m'est venu de même un amour nouveau qui n'a pas non plus passé, une vie nouvelle, un nouvel attrait filial pour cette très douce Mère, et aussi un respect révérenciel et aimant. C'est avec une vénération nouvelle que je magnifie son exceptionnelle grandeur et sa puissance auprès de Dieu ; car à chaque fois – comme je l'ai dit déjà – il me semble recevoir des grâces nouvelles, des connaissances nouvelles et une nouvelle lumière me permettant de mieux saisir la vérité et d'y mieux conformer ma vie.

Ce sont là tous effets que le Malin ne voudrait pas produire dans une âme, me semble-t-il, pas plus que cette paix profonde que j'ai ressentie alors et dans la suite au fond de moi, et qui me laissait le sentiment très pur et calme de n'avoir d'autre inclination que vers Dieu seul et vers l'aimable Mère.

Une autre suite fut encore une douce et amoureuse confusion à la pensée que cette suréminente Reine des Cieux, cette Mère virginale de Dieu, si élevée et établie dans une si haute Majesté, avait daigné s'abaisser de la sorte jusqu'à moi, vermisseau misérable, qui jamais ni en rien n'ai mérité d'Elle toutes ses faveurs.

Dans une tentative de vaine gloire, elle prend son refuge en Marie qui se manifeste présente à son âme et confirme la certitude de cette manifestation.

Voici la cause de cette visite que me fit l'aimable Mère. La veille au soir j'avais eu l'âme lourde et comme oppressée parce que j'avais ressenti d'une manière tout inaccoutumée des mouvements spontanés de vaine complaisance ou de vaine gloire. Cela m'avait fort effrayée et je craignais que l'état de mon âme ne fût pas bon et que je n'allasse en reculant en matière d'humilité et de connaissance de mon "rien". Jamais, en effet, avant ce soir-là, je n'aurais pu parler de tels sentiments. Il me vient alors cette pensée : "Comment, me disais-je, ayant éprouvé en de si multiples et diverses circonstances le secours de l'aimable Mère, daignant me guérir de quelque grave maladie ou souffrance du corps, comment ne me témoignerait-Elle pas bien plus encore sa maternelle affection en me délivrant de cette maladie, de ce tourment de l'âme ?" (Car, il y a dix jours, Elle m'avait guérie d'une sérieuse maladie, comme je le raconterai plus tard.)

J'entrepris donc de la prier très humblement et de l'importuner avec une affectueuse insistance, comme un naïf enfant. Je me plaignais doucement à elle, lui faisant connaître l'état de mon âme affligée et anxieuse, et que je craignais que ces vaines pensées ne fissent dommage à mon âme, y froissant en quelque sorte l'humilité et l'amour de Dieu et me conduisant ainsi à déplaire à mon Bien-Aimé. Et je me plaignais sans discontinuer.

Le matin, pendant l'office, j'ai ressenti son aimable Présence dans mon esprit, car c'est seulement le regard de mon âme qui La voyait, et tout proche de moi. Comme je l'ai dit, cette visite m'a apporté un grand bien de consolations, de raffermissements, d'instructions spirituelles, laissant dans mon âme des fruits très sensibles qui, depuis lors, ne font que croître de plus en plus.

Aujourd'hui, tandis que je me rendais à l'oraison, le Malin a paru me tenter, me soufflant que, dans cette révélation que je viens de dire j'aurais été dupée ; et ainsi de suite. Je voyais bien d'où venaient ces pensées. Elles venaient de l'extérieur, mêlées à une certaine peur de l'intelligence, et non pas du fond de l'âme ; ce qui constituait une preuve de plus de leur origine. Malgré cela j'insistai encore auprès du Bien-Aimé pour savoir s'il y avait eu illusion ou non. Et mon Bien-Aimé m'a certifié et confirmé la chose d'une façon si certaine qu'il m'eût été impossible de désirer une confirmation plus forte de la réalité de tout cela. Il fit luire en moi une clarté intérieure ou une lumière qui baignait mon âme d'une manière si douce et aimable que je ne sais à quoi la comparer. Il me semblait que cette lumière était comme un lien très doux et indiciblement aimable qui me liait à Dieu."

Mais à côté de cela j'expérimentais encore de façon évidente que Dieu était vraiment présent en moi. Oui, cette expérience de Dieu était si certaine qu'il me semblait être toute pleine de Dieu, et qu'il ne paraissait être en moi pas autre chose que Dieu seul. Et comprenant par là que je possédais en moi tout Bien, j'en fus aussi toute satisfaite et rassasiée, sans qu'il me fût encore possible de souhaiter ou de désirer davantage. Oh ! Quel esprit de douceur, de paix et d'humilité il m'est resté de tout ceci ! Quelle éminente pureté de cœur, quel mépris de moi-même et de toutes créatures hors de Dieu ! Tout cela est maintenant bien autre chose qu'auparavant.

Mais comme le Bien-Aimé nous témoigne de la bonté, de l'empressement à nous secourir, à nous consoler, à nous reconforter ! Combien il me faut être reconnaissante envers Lui et fidèle ! Et quelle confiance n'aurais-je pas en mon Bien-Aimé et en mon aimable Mère !

Craignant que la maladie ne la conduise à matérialiser sa vie intérieure, elle prie la Sainte Vierge de lui rendre la santé et se voit guérie.

Le jour de la fête de saint Jean Chrysostome, le 27 janvier 1669, je me sentis l'esprit alourdi et comme écrasé à la suite d'une nouvelle maladie. Ce mal qui m'avait prise depuis quelque temps croissait de jour en jour et m'était fort incommode, car, tout d'abord, cela occasionnait de grands soins à mes Sœurs, très attentives à satisfaire mes goûts naturels ou à soulager mon malaise. Et je craignais grandement que ceci ne fût un aliment donné à ma nature corrompue et un obstacle à mon avancement spirituel. Et puis, je suis encore si imparfaite qu'en de telles occasions je suis trop occupée de moi-même et que j'y pense trop. Je me sens alors, par amour-propre, portée vers moi-même et pleine de soins, etc., plus que l'esprit ne le permet.

Voici quel était ce mal. Dès que j'avais pris un peu de nourriture quelle qu'elle fût, je me trouvais aussitôt dans l'état de quelqu'un dont une grande fièvre brûle tout le corps, alors même que le temps est très froid. Toutes mes forces m'abandonnaient au point qu'il m'était à peine possible de me déplacer d'un endroit à un autre sans ressentir une extrême oppression à la poitrine et une peine excessive à respirer, comme quelqu'un qui est sur le point de mourir...

Alors, selon mon habitude, comme un enfant, j'ai pris mon recours auprès de l'aimable Mère, me plaignant doucement à Elle et lui disant la crainte que j'avais que le Méchant ne trouvât en tout ceci de grands avantages, comme je viens de l'expliquer. Je n'étais pas assez malade pour être constamment soignée puisque ce mal ne durait que quelques heures et qu'après cela mon état redevenait tout à fait normal. Mais les Sœurs ne voulaient pas comprendre cela. Alors j'ai dit : "Mon aimable Mère, veuillez aviser ; laissez-moi devenir tout

à fait malade ou tout à fait bien portante. Il n'est pas possible que je continue de vivre de cette manière, car mon âme devient plus faible dans son mouvement vers Dieu et dans son amour à cause des imperfections qui, sans qu'elle le puisse prévoir, s'insinuent en elle."

Et voici que depuis ce moment je n'ai plus rien ressenti de tout ce que je viens de décrire, mais jusqu'à présent je me suis sentie délivrée de tout cela. Aussi suis-je convaincue que ma chère et aimable Mère m'a guérie. Bénie soit-Elle pour l'Eternité. Amen. Ce 8 février 1669.

3. LE TERME DE LA VIE MARIALE

Elle est toute abandonnée à sa propre nature et s'offre à Dieu pour le servir sans récompense. Elle se plaint doucement à l'aimable Mère de ce que celle-ci ne la visite plus.

Quelques jours avant la fête de la Visitation de la Sainte Vierge, en 1669, je me sentis toute abandonnée à moi-même. Je me trouvais souvent en tels tourments d'âme, en telle tristesse et souffrance corporelle que le monde me semblait trop étroit. La nature aussi bien que l'esprit étaient comme pris dans un étau ou écrasés sous une presse. De toutes parts ils semblaient inondés de douleurs, de l'intérieur comme de l'extérieur. Je redoutais l'heure des repas pour la douleur que je ressentais à la bouche, en mangeant. Il m'arrivait de ne pouvoir me dominer, et les larmes me coulaient sur les joues tandis que je prenais la nourriture.

J'ai dit à mon Bien-Aimé : "Je sais, mon Aimé, que tout ceci n'est qu'une invention de l'amour, et que vous me traitez de la sorte afin d'éprouver mon affection. Maintenant vous vous cachez ; mais c'est afin que votre retour et la vue de votre Face me soient d'autant plus suaves. Je suis contente. Puisqu'il ne vous plaît plus de m'accueillir comme une Epouse, je consens à cette privation jusqu'à la fin de mes jours. Je suis prête à passer cette vie comme un bon et brave soldat, en servant votre Majesté à mes frais, sans toucher la solde de vos amoureuses caresses. Alors c'était Vous qui étiez à mon service, si j'ose ainsi parler. Mais maintenant c'est moi qui vous sers, et purement par amour."

En réfléchissant à l'état où je suis, je me suis étonnée d'avoir été si longtemps sans rien recevoir ni percevoir de notre aimable Mère. Je me suis demandée si quelque chose peut-être l'avait éloignée de moi ? Il est vrai que je la sentais bien encore dans mon cœur et qu'elle y était avec un calme et affectueux sentiment. Mais elle était plutôt comme une mère absente et très éloignée, quand on n'est plus en communication avec elle et qu'on n'a plus de ses nouvelles. Toutefois je me consolais en me disant : "Ma chère Mère est satisfaite

parce que son Fils est auprès de moi ; et si sa présence m'était nécessaire, je ne doute pas qu'elle viendrait aussitôt et m'apparaîtrait comme elle avait accoutumé, puisqu'elle me l'a promis. Ceci se passait la veille du jour de la Visitation.

Transformation en Dieu et en Marie. Vie en Dieu par Marie.

Le jour de la visitation de la très Sainte Vierge j'ai senti s'allumer en moi et flamber un feu d'amour pour Elle en même temps que pour Dieu, et mon cœur en reçut une suave blessure. Tandis que je me préparais à la sainte communion, la pensée me revint de m'unir avec Elle en Dieu et à Dieu. Il me semblait être transformée et changée en Dieu en même temps qu'en Marie, d'une manière très élevée et très spirituelle qu'il m'est impossible de qualifier de façon plus précise. Je sentais que j'étais toute possédée par Dieu et par Marie ; que par Marie je recevais de Dieu la vie surnaturelle dans mon âme, de sorte qu'il me semblait vivre, agir et aimer par Dieu et par Marie. Dieu, Marie et l'âme, les trois paraissaient fusionnés, confits en un seul par l'amour.

Quand je fus sur le point de recevoir la sainte communion, j'ai vu ma chère et aimable Mère qui se trouvait près de moi, à ma droite, et aussi son très cher Fils Jésus ; mais celui-ci était placé devant moi. J'ai cru donner mon cœur à l'aimable Mère, afin qu'Elle daignât le donner à Jésus, mon Fiancé. Je la priais doucement qu'Elle me fit la grâce de me permettre de renouveler mon mariage avec son Fils unique, mon Très-Aimé. Sans savoir comment cela s'était fait, j'ai vu que ma main droite était posée dans celle de Jésus. Et j'ai compris que ceci constituait le renouvellement d'un vrai mariage avec Lui, – comme je l'ai décrit plus au long une autre fois. Quand j'eus reçu la sainte communion, cette vision imaginative de Jésus et de Marie avait disparu ; et je demeurai dans une profonde et passive union et fruition du Bien éternel, infini et sans image, le suprême Bien. La très sainte Mère de Dieu, notre Mère, semblait comprise dans cette union et dans cette fruition, d'une manière éminemment simple, abstraite et spirituelle, si bien qu'il ne demeurait pour ainsi dire aucune représentation imaginative d'Elle dans mon esprit.

Il me semble que ceci est opéré tout passivement par Dieu dans l'âme, et que rien de ce qui vient de moi n'y est mêlé ; car tout ceci s'opère d'une manière trop pure. Je remarque qu'il me serait impossible pour lors d'avoir ou de former la moindre représentation sensible de l'aimable Mère. Mais ce que Dieu me donne de goûter d'Elle vient par le moyen d'une pensée tout abstraite, par une pure intellection et par un amour de fusion en Dieu et en Elle.

Son amour envers la Sainte Vierge se renouvelle à la pensée de cette grâce reçue. En reconnaissance, elle offre à Dieu la personne et les mérites du Verbe incarné et de l'aimable Mère. Elle prie pour la permanence des effets du mariage mystique et entrevoit la façon dont elle mourra.

La veille de la Visitation, en 1670, ainsi que le jour même de la fête, il m'est venu une ardeur nouvelle, et les flammes de l'amour divin s'élevaient aussi vers notre aimable Mère parce que je me souvenais qu'il y a un an, à pareille date, cette douce Mère m'avait obtenu la grâce insigne, la faveur divine du renouvellement de ma solennelle union nuptiale avec Jésus, mon Bien-Aimé.

Au souvenir de ce bienfait, une reconnaissance extraordinaire montait de mon cœur envers l'aimable Mère et envers Jésus qui daigna m'accepter comme épouse, moi si misérable créature. J'eus alors avec Lui bien des colloques d'amour, dont le souvenir n'est plus précis, cependant. Et j'ai perçu dans l'âme un grand nombre de communications divines qui, elles aussi, sont confuses dans ma mémoire, et que je ne saurais relater actuellement. Tout ce que je sais, c'est que j'étais pareille à une fournaise d'amour divin, où tout mon être se consumait en Dieu sans y être détruit, puisque j'existe encore et n'ai point subi cette mort de la chair qui me serait si douce et souhaitable.

Il me vint à l'idée de chercher ce que je pourrais offrir de meilleur et de plus agréable au Bien-Aimé, en reconnaissance d'un tel bienfait. Et j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'offrir à Dieu son propre Être, avec les mérites du Verbe incarné, et l'amour et les mérites de ma tout aimable Mère.

L'esprit d'amour jaillissait avec force et suppliait en moi avec instance afin que fussent à jamais fortifiés ma foi nuptiale et mon amour. Et cela semblait se réaliser vraiment. Je ne sais ce qu'il faut penser de ceci. Ne serait-ce pas que le temps de ma dissolution approche ? Car les flammes de l'amour jaillissent de nouveau avec violence et d'autre part, il me fut représenté aujourd'hui, d'une manière très vivante, le mode de cette dissolution. C'était comme si j'étais en train de mourir. Ah ! S'il m'était donné, – et à tout le monde avec moi, – de me séparer ainsi de la vie ! Quelle félicité ce serait de mourir de cette façon !

Raison pour laquelle la Sainte Vierge ne la visite plus guère.

Un jour je présentais à l'aimable Mère notre nourriture, afin qu'elle la bénisse. Et tandis que je faisais cette chose qu'elle m'avait enseignée, il me vint tout à coup à la pensée que l'aimable Mère ne venait plus aussi souvent qu'autrefois ; et je m'étonnais de ne plus jouir

de sa présence fréquente ni de ses instructions ou affectueuses paroles. Et cependant mon amour pour elle était aussi tendre, innocent, filial et doux que jamais. Alors il me vint cette réponse intérieure : "Lorsque l'aimable Mère était constamment auprès de toi et qu'elle te guidait dans la voie des ses vertus, c'était afin de te préparer au mariage spirituel avec son très cher Fils. Maintenant que ce mariage est accompli, elle se tient à l'écart et laisse l'Epouse converser seule avec l'Epoux comme il convient."

A vrai dire, depuis que cette union fut vraisemblablement accomplie, mon âme est habituellement seule avec son Bien-Aimé. L'aimable Mère et les Anges semblent rester au dehors.

Elle goûte de façon plus intense l'être sans image de Dieu. La possession de Dieu l'occupe dans la partie supérieure de l'âme. Elle est toute abstraite dans cette simple vue de Dieu, plus passive qu'active. La tendre affection pour l'aimable Mère est ici suspendue.

La manière de vivre en Dieu où, par sa grâce, Dieu m'a établie depuis quelque temps, est une intime jouissance de l'Être divin sans image, dans une suréminence de lumière et de tranquillité. Cette manière de jouir de Dieu et de goûter les choses divines ne semble pouvoir se comparer à aucune des manières précédentes. Dieu s'y révèle dans une plus haute lumière. Il donne à l'âme de comprendre et d'expérimenter en Lui des choses merveilleuses, dont il est impossible de se souvenir après coup et qu'elle ne saurait traduire en paroles. Au contraire, tant que dure cette fruition, elle en parlerait d'abondance avec ceux qui seraient capables de la comprendre ; et elle révélerait combien Dieu est un abîme de choses merveilleuses et ineffables.

Pendant tout ce temps l'âme se sent prodigieusement saturée de Dieu, possédée par Lui. Il l'envahit de façon si soudaine et se la soumet si totalement, qu'elle ne sent et ne perçoit plus autre chose en elle que Dieu seul et ce qu'il plaît à Dieu de lui montrer. Combien grandes et merveilleuses sont ici l'union et l'unification avec Dieu !

Tout ceci est opéré dans la partie supérieure de l'âme et n'a rien de commun avec les puissances inférieures. Les opérations de l'intelligence elles-mêmes semblent suspendues en très grande partie. Il ne lui reste qu'un simple regard, qui lui sert à contempler Dieu en grande tranquillité. Cela se passe d'une manière bien plus passive qu'active. La principale part est ici donnée à la puissance amoureuse et transformante, parce que celle-ci est plus apte et plus capable de goûter Dieu et de le posséder.

Je ne crois pas avoir jamais expérimenté ou savouré une manière de goûter Dieu au plus secret de l'âme aussi paisible, simple et profonde, ni aussi libre et dégagée des opérations

communes des autres puissances. Je m'en ressens tellement étrangère et séparée qu'il me paraît percevoir en moi deux personnes distinctes.

L'esprit, qui se sent si détaché et libéré des puissances inférieures, ne veut plus avoir affaire à celles-ci aussi longtemps qu'il plaît à Dieu de ne pas lui indiquer une autre manière de vie divine où interviendraient ces puissances.

Pendant tout ce temps de fruition silencieuse de l'Être divin sans image, sont aussi suspendues l'affection filiale et innocente, l'amoureuse propension, la dévotion sensible et la tendresse envers l'aimable Mère, ainsi que toutes les autres opérations actives de l'esprit de celles de l'amour, quel que soit leur objet. Mais tous ces exercices actifs et opérations de l'amour demeurent en quelque sorte cachés dans le fond. Ils y sont établis réellement. Mais pendant tout ce temps, ils ne se manifestent pas ; car ces manifestations seraient alors inutiles. Elles ne servent pas et ne sont pas agréables à Dieu, aussi longtemps que durent les fêtes nuptiales où Dieu seul se donne comme une nourriture à l'âme. C'est pourquoi tout ce qui est inférieur à Dieu doit disparaître en ces moments.